

2^e Année - N° 56.

Le numéro : 25 centimes

11 Novembre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



G^é Sarrail

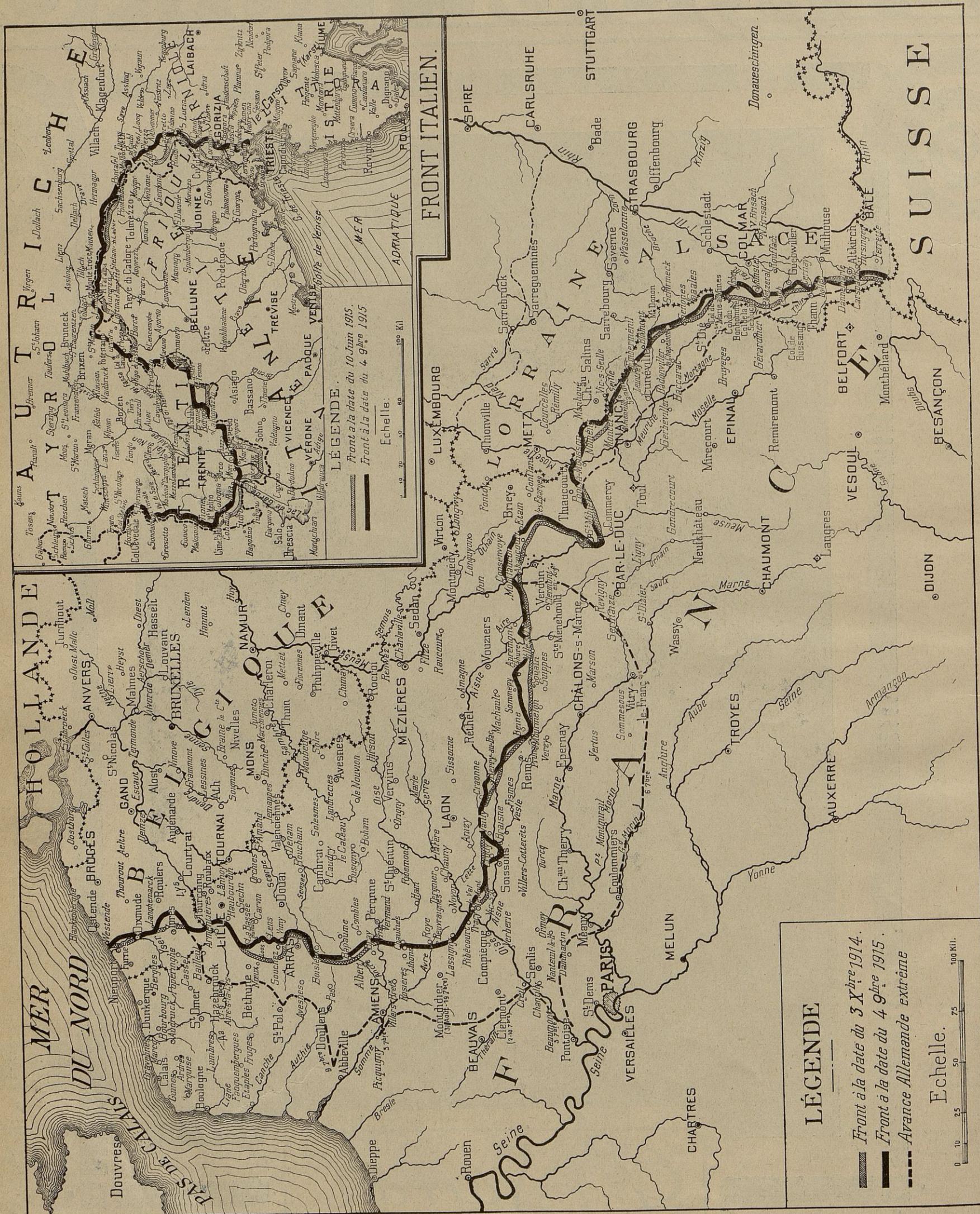
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs.

Édité par
Le Ma
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARI

Abonnement pour l'Etranger... 2

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 28 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE

Nu lendemain des victoires d'Artois et de Champagne, un des grands chefs des armées allemandes a dit : « Nous reprendrons en détail ce que les Anglais et les Français nous ont pris en gros. » Depuis un mois ils s'y appliquent à grand renfort de gaz asphyxiants, d'obus suffocants et de jets de liquides inflammés ; à cet exercice ils ont perdu beaucoup d'hommes sans résultats appréciables, n'ayant pu prendre pied que dans quelques éléments de tranchées avancées.

En Belgique les échanges d'obus se poursuivent avec plus ou moins d'intensité. C'est ainsi que, le 28 octobre, le bombardement fut très violent entre la Maison du Passeur et Steenstraete ; le 30, c'était dans la région de Pervyse, Oudecapelle et Noordschoote ; puis accalmie ; le 1^{er} novembre, dans le secteur de Lombaertzyde, à l'embouchure de l'Yser, l'activité de l'artillerie ennemie redouble ; des préparatifs d'attaque par l'infanterie ont lieu ; mais l'intervention de notre artillerie les arrête net. Le même jour, la canonnade est assez vive à l'est d'Ypres ; nulle part l'infanterie n'est entrée en jeu.

C'est la seule nouvelle parvenue du front britannique au cours de cette semaine ; mais elle est complétée par des renseignements intéressants sur les pertes subies par les Allemands lors de leur attaque de Loos-en-Gohelle ; sept de leurs bataillons ont perdu 80 pour cent de leurs effectifs ; on comprend que l'ennemi soit resté tranquille après cette sévère leçon.

Sur notre front d'Artois, la lutte continue mais non avec l'envergure de la bataille de fin septembre ; nous consolidons nos positions, tout en progressant légèrement et les Allemands contre-attaquent en vain. Le 29 octobre, nous avons enlevé un élément de tranchée ennemie dans le Bois en Hache, tandis que les Allemands étaient repoussés au sud-est de Souchez. Le 30, des combats très violents eurent lieu ; faisant un grand effort, l'ennemi parvint à s'infiltrer, au nord-est de Neuville-Saint-Vaast, dans quelques portions de tranchées récemment perdues par lui et dans lesquelles nous avions établi notre avant-ligne. Sa progression était aussitôt arrêtée par nos feux et le lendemain nous reprenions la plus grande partie de ces éléments de tranchées.

Les combats ont continué à coups de grenades les 2, 3 et 4 novembre dans les tranchées de la route de Lille au sud-est de Neuville-Saint-Vaast.

A l'est du Labyrinthe, les Allemands firent sauter une mine à proximité de nos lignes mais ne purent en occuper l'entonnoir.

En Picardie, combats d'artillerie et luttes de tranchées à tranchées ; on ne peut attaquer de front le saillant formidablement organisé que forme la ligne ennemie entre l'Oise et l'Aisne ; mais nous ne laissons guère reposer les Allemands et nos sapeurs les harcèlent sans cesse. Dans la région de Chaulnes et de Fouquescourt, notre artillerie a effectué, le 2 novembre, des concentrations de feux efficaces sur les tranchées allemandes et a atteint des rassemblements ennemis au moment de la relève. Près de Frise, sur la Somme, à l'ouest de Péronne, les Allemands avaient fait d'importants travaux de mines ; nous les avons bouleversés par des « camouflets ».

En Champagne l'effort allemand pour reprendre les positions que nous avions conquises a été considérable, il a abouti à un sanglant échec. Trois jours de suite, les 28, 29 et 30 octobre, un feu intense d'artillerie fut dirigé sur nos positions de Tahure, de Maisons-de-Champagne et de la Courtine ; malgré ce bombardement, nos troupes accentuèrent leur progression dans ce dernier ouvrage et enlevèrent plusieurs tranchées ; les Allemands laissaient deux cents prisonniers entre nos mains et plus de quatre cents morts sur le terrain.

L'attaque, préparée par ce bombardement de trois jours, se déclancha le 31 octobre ; toutefois, la veille quatre contre-attaques successives avaient eu lieu contre la Courtine et elles avaient été repoussées. L'attaque se développa sur un front de huit kilomètres jalonné par l'arbre de la côte 193, la butte de Tahure, le village et les tranchées au sud jusques et y compris l'ouvrage de la Courtine ; elle fut menée par des effectifs ramenés de Russie. Les vagues d'assaut furent décimées par notre feu ; une seule put atteindre le sommet de la butte de Tahure, qui est exposée de trois côtés à l'artillerie ennemie.

Cette attaque fut renouvelée au nord de Mesnil ; quatre assauts successifs vinrent se briser contre nos positions ; partout nos barrages d'artillerie et nos feux d'infanterie arrêtèrent les assaillants et les obligèrent à refluer en désordre dans leurs tranchées de départ. Les pertes de l'ennemi ont encore été très importantes ; le sol était jonché de cadavres et trois cent cinquante-six prisonniers, dont trois officiers, restaient entre nos mains.

Cet échec ne découragea pas les Allemands ; le lendemain, les combats se poursuivirent dans la région de Tahure ; nous fîmes encore une centaine de prisonniers.

Le 2 novembre, nouveau bombardement avec obus suffocants, cette fois sur un autre secteur, au sud de la ferme Chausson, près de Massiges ; puis assaut de nos positions. L'ennemi est partout repoussé avec des pertes sensibles, sauf à la côte 199 où il pénètre dans quelques éléments de tranchées avancées ; une contre-attaque énergique de nos vaillants les en chasse, malgré leur résistance acharnée et l'emploi de liquides inflammés.

Le 3, lutte ardente autour de cette côte 199 ; l'ennemi revient en force, et malgré des pertes énormes, parvient à reprendre pied dans quelques éléments ; partout ailleurs il est repoussé.

Ni en Argonne, ni en Lorraine, on n'a signalé d'actions d'infanterie ; combats de mines, lutte d'artillerie particulièrement violente au Ban-de-Sapt.

En Alsace, une attaque allemande au Reichackerkopf fut facilement repoussée le 28 octobre.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Bien que des contingents assez importants aient été amenés de la presqu'île de Gallipoli à Salonique au secours des Serbes, les opérations contre les Dardanelles ont continué. De part et d'autre on s'est livré à la lutte de mines ; l'avantage nous est resté.

L'action des troupes alliées sur la presqu'île immobilise là une armée turque.

Les sous-marins anglais et français font sans cesse des incursions dans la mer de Marmara et rendent difficile le ravitaillement par mer des troupes turques de la péninsule. Malheureusement, un de nos sous-marins, *Turquoise*, a été coulé dans la mer de Marmara ; l'équipage a été fait prisonnier.

Dans une collision, le navire auxiliaire anglais *Hythe* a coulé dans le mer Egée ; cent cinquante-cinq hommes ont été noyés.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

L'offensive de l'armée italienne se poursuit sur tout le front ; le froid qui se fait sentir dans les montagnes du Trentin et du Tyrol ne diminue pas l'activité de nos alliés.

Dans la vallée de la Lagarina ils ont conquis les dernières positions ennemis sur la route de Nago-Mori.

Sur le haut Cordevole, la marche en avant a progressé malgré les difficultés du terrain : plusieurs fortins autrichiens ont été enlevés.

Une action brillante a été accomplie sur la montagne de Salesei (2.200 m.) ; les défenses ennemis ont été enlevées à la baïonnette. Les Italiens ont fait près de trois cents prisonniers et se sont emparés d'une dizaine de mitrailleuses et d'un nombreux matériel de guerre.

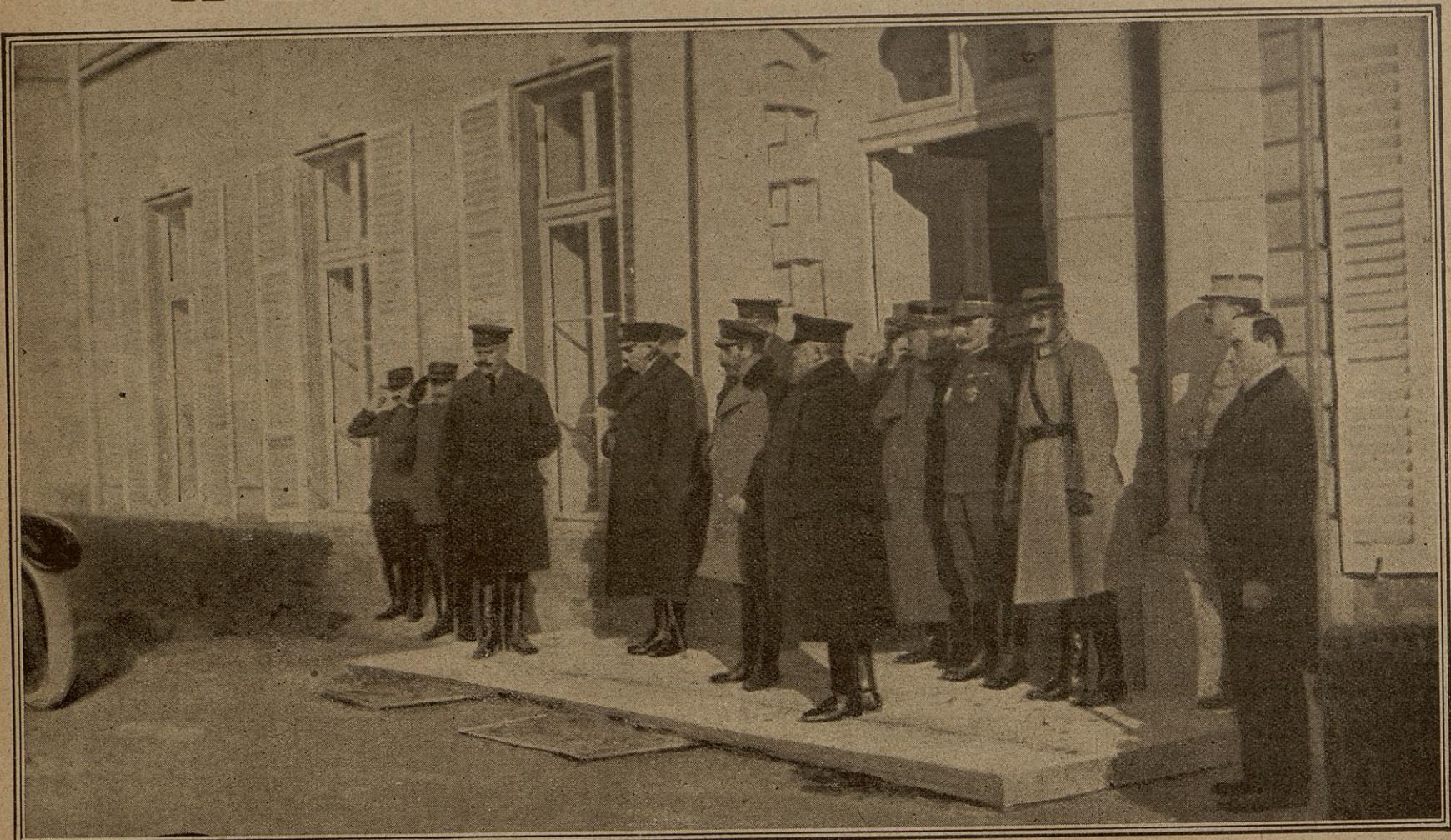
Le plateau du Carso est toujours le théâtre principal de l'offensive italienne. Dans la zone du mont San-Michele, nos alliés ont conquis de nouvelles tranchées ; ils ont dû repousser plusieurs contre-attaques violentes des Autrichiens vers Podgora.

Le 2 novembre, sur la hauteur à l'ouest de Gorizia, un combat acharné a eu lieu aux environs du village d'Oslavia ; ce jour-là nos alliés ont fait trois cent dix-sept prisonniers dont quatre officiers ; ils ont enlevé une grande quantité d'armes et de munitions. Le lendemain le combat a continué avec la même vigueur et les Italiens ont encore fait une centaine de prisonniers.

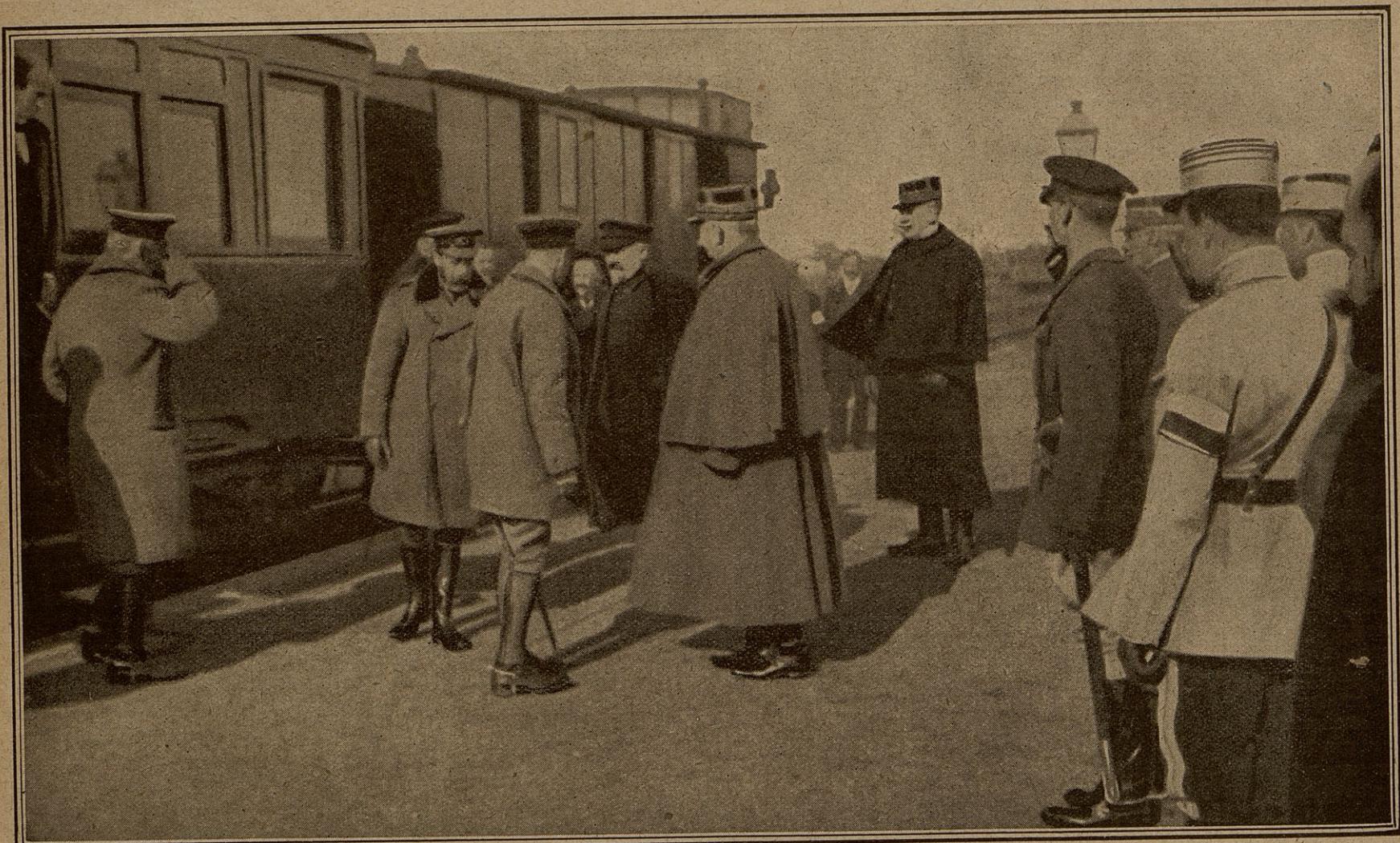
La pression contre Gorizia s'accentue tous les jours et l'ennemi doit envoyer incessamment des renforts. Des renseignements officiels évaluent à trente mille hommes les pertes subies par les Autrichiens en trois jours.

Au nom du gouvernement français, le général Gouraud est allé remettre au généralissime Cadorna les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur ; il a remis en même temps au général Porro, sous-chef d'état-major général, la croix de grand officier.

LE ROI D'ANGLETERRE VISITE NOS ARMÉES

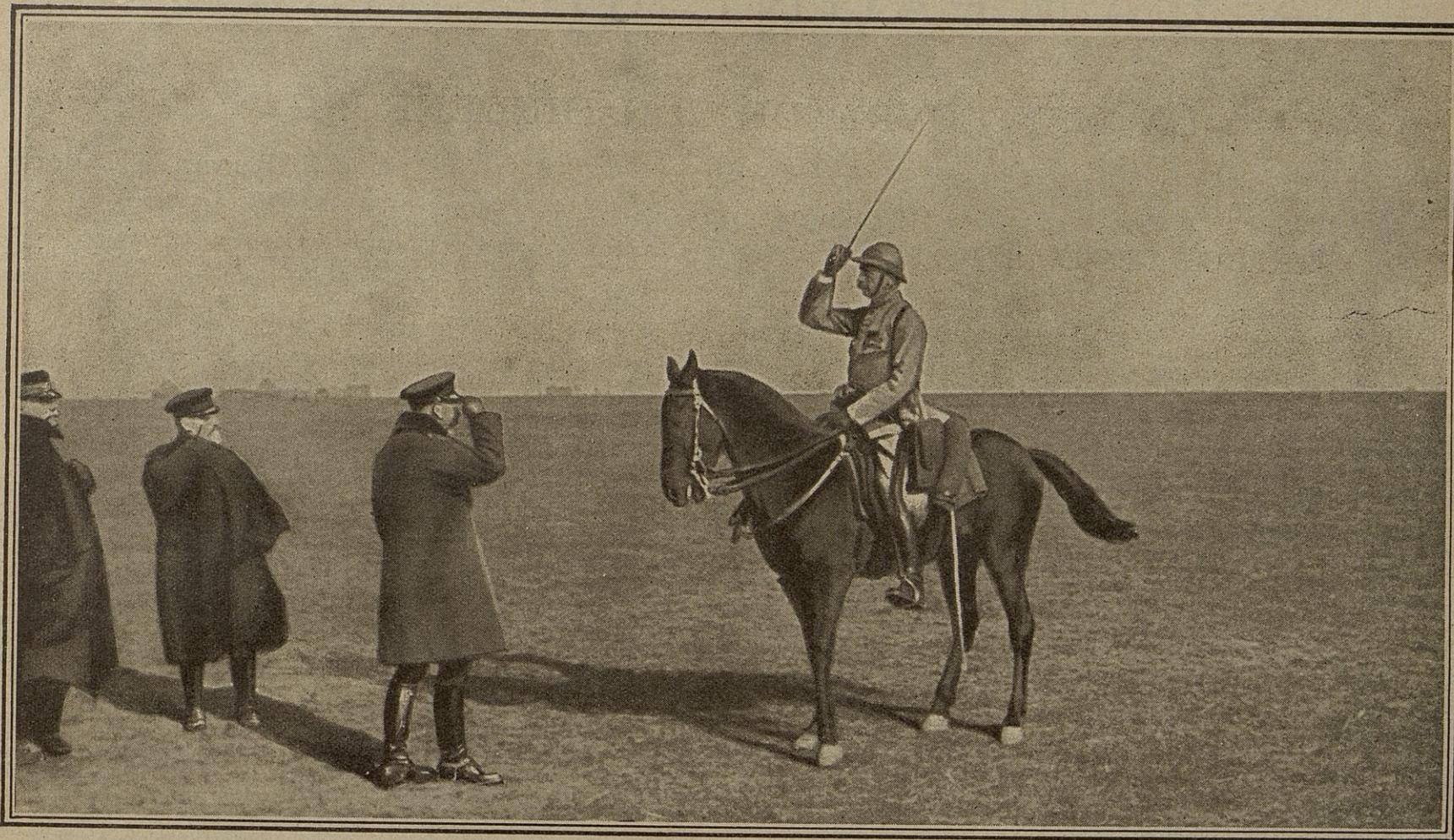


Après un déjeuner offert au quartier général du commandant d'une de nos armées, le roi d'Angleterre et le président de la République montèrent en automobile pour aller visiter nos armées ; on les voit ici sur le seuil de l'hôtel se disposant à monter en voiture. C'est au cours de la revue des troupes britanniques que le roi fut victime d'un accident de cheval ; les acclamations des soldats anglais effrayèrent la monture qui se renversa sur son cavalier.

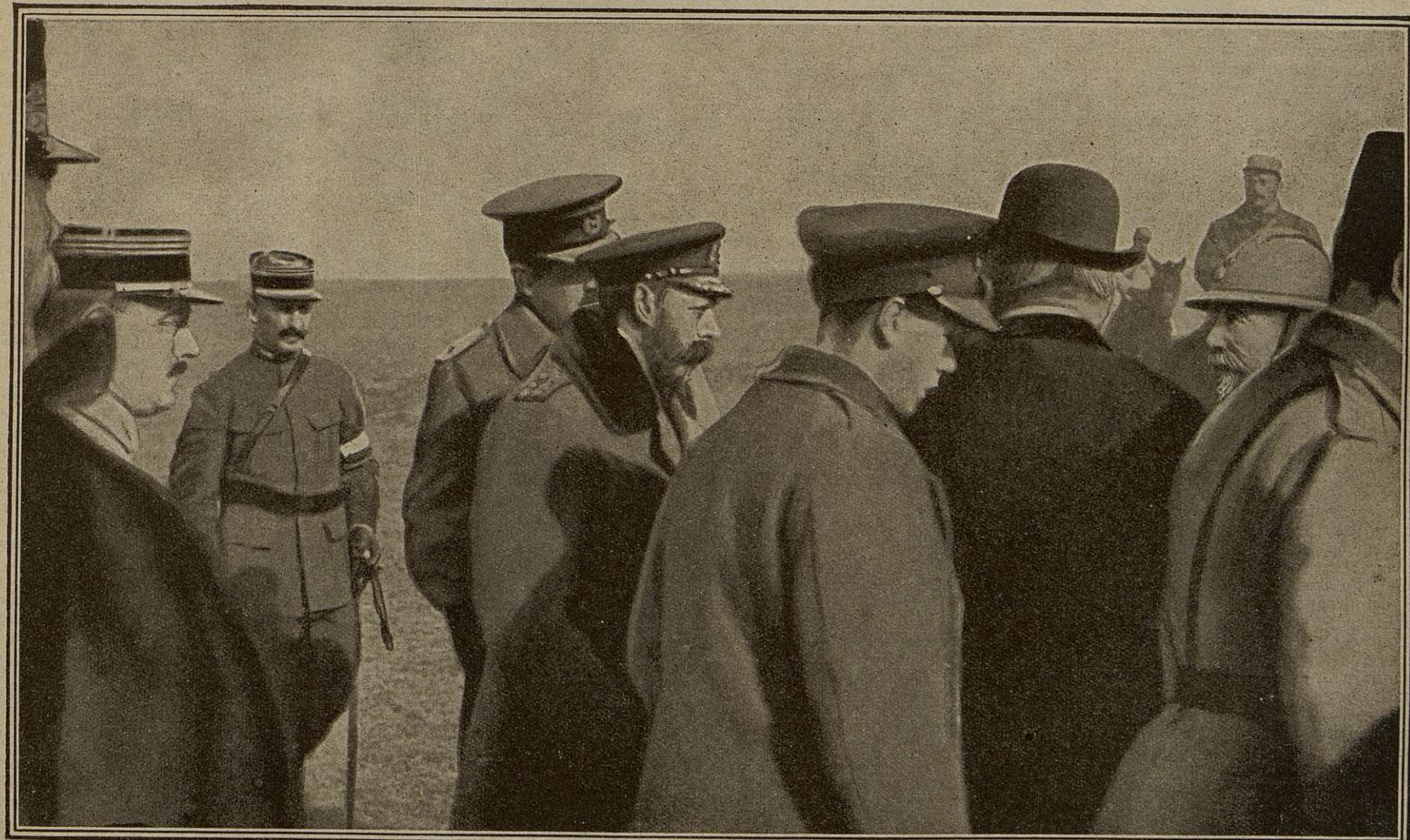


A la suite des victoires d'Artois et de Champagne, le roi d'Angleterre est venu en France pour féliciter l'armée britannique des succès qu'elle a remportés au nord de Lens ; il a voulu en même temps rendre visite à nos armées. Accompagné du prince de Galles, il arriva par train spécial à la gare de X..., où l'attendaient le président de la République et le général Joffre ; la réception de George V eut lieu simplement, sans apparat.

LE ROI D'ANGLETERRE VISITE NOS ARMÉES



Avec le président de la République et accompagné du général Joffre, le roi d'Angleterre a visité plusieurs de nos armées et notamment celle qui a remporté la belle victoire de Champagne. Le voici, dans ces plaines célèbres, rendant son salut à un des chefs qui commandèrent nos troupes héroïques. On remarquera que le général français est coiffé de la bourguignotte que portent maintenant nos soldats. Auprès du roi se tiennent M. Poincaré et le général Joffre.



Le roi d'Angleterre, après avoir passé en revue une partie de nos troupes qui ont participé à la victoire de Champagne, s'entretient sur le terrain avec les généraux et les officiers ; à ses côtés on aperçoit le prince de Galles. Dans un ordre du jour, qui a été porté à la connaissance de l'armée, le roi George V a exprimé toute son admiration aux soldats de France pour leurs exploits et leurs vertus militaires ; il a dit combien ses armées étaient fières de combattre à côté d'eux.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE⁽¹⁾

LA MANŒUVRE DE VON HINDENBURG

par le Ct BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

LES RUSSES TIENNENT TÊTE

Les premières pluies d'un automne précoce avaient commencé à détremer sur tout ce sol de la Courlande et de la Lithuanie, où la terre grasse et épaisse collait aux pieds des soldats ; les mouvements de troupe étaient difficiles ; l'approvisionnement en vivres et en munitions devenait un problème compliqué. De la Duna au Pripet toutes ces plaines basses, où coulent lentement la Narew, le Niémen, la Vilija et enfin la Duna étaient devenues boueuses. Il fallait songer sérieusement à brusquer les opérations militaires ou alors les clore avant la période hivernale qui offrait trop de difficultés. Les Russes eux-mêmes aidaient la nature ; ils avaient détruit les digues des marais du Pripet et toute l'étendue des plaines basses qui entourent la ville de Pinsk s'était transformée en un vaste marécage couvert d'un blanc d'eau.

Le plan du maréchal von Hindenburg semblait être mûr pour son application. Les attaques répétées au nord sur la Duna avaient amené les corps de von Below sur une partie de la rive droite du fleuve vers Friedrichstadt et Jacobstadt. Dvinsk se trouvait très pressée vers l'ouest.

Plus au sud les armées de von Eichorn étaient en vue de Vilna et contournaient déjà le cours de la Wilia, débordant au nord de la place. Celles de von Scholtz et von Gallitz avaient progressé sur la Meretchanka et la Kota. La grande attaque se dressait en muraille vers l'ouest du golfe de Riga au Niémen ; elle allait être appuyée vers le sud par la marche de l'armée du prince Léopold de Bavière qui débouchait sur la Chara et se portait vers le Niémen sur Baranovitchi. C'était toute la ruée autour de la capitale de la Lithuanie.

La chute de Vilna était prochaine.

Entourées au nord, à l'ouest, les troupes russes qui défendaient le saillant de la Wilia se virent encore débordées vers le nord-est, puis brusquement à l'est par une trombe de cavalerie qui partant de Sventsiany, occupée par les armées de von Bulow, semblait avoir une mission particulière. C'était l'intervention de la cavalerie dans la bataille, le raid sensationnel gardé en réserve par Hindenburg pour brusquer la solution et forcer l'événement.

En Allemagne l'idée des masses de cavalerie opérant pendant la bataille a eu toujours beaucoup de succès. On vit à certaines grandes manœuvres d'automne, le kaiser prendre lui-même le commandement de masses de cavalerie et les conduire et les jeter dans la bataille. Depuis, je crois qu'on est revenu à des idées plus sages et que l'emploi de cette arme très délicate à manier nécessite un tact et un doigté tout à fait particuliers. L'armement actuel, du reste, démontre que ce serait folie de faire donner la cavalerie sur des troupes encore intactes et non démoralisées. Mais le mouvement tournant, le raid, employé dans la bataille, semble pouvoir, en certaines circonstances, réussir et amener un résultat tangible. Pour cela, il est nécessaire de le pratiquer et de l'appliquer d'une façon toute particulière. La nature du terrain, le sol, les agglomérations de lieux habités, les voies ferrées, sont autant de points à considérer et à étudier.

L'application de ces idées en Courlande pouvait séduire le maréchal von Hindenburg, aussi résolut-il, vers le 15-16 septembre, de lancer une masse de cavalerie, fortement constituée, dans la trouée faite par ses corps d'armée, à Sventsiany.

La masse comprenait 13 divisions de cavalerie, appuyée par les batteries à cheval attachées à ces unités, des batteries de mitrailleuses, des auto-mitrailleuses, et enfin quelques troupes d'infanterie, comme appui sérieux, transportées en automobiles. (On a dit plusieurs corps d'armée ; c'est invraisemblable.)

Pour qu'il réussisse, le raid doit être tenu secret et doit être exécuté rapidement.

La première partie de ce programme fut incontestablement appliquée ; les armées russes ne connurent la présence de masses de cavalerie sur leur flanc droit que par l'arrivée des régiments de tête vers la région des grands lacs de Narotch-Miadriol-Svir. La rapidité d'exécution fut plus lente ; le terrain se prêtant très difficilement à la marche et aux déploiements de semblables masses de cavalerie.

Lancées vers le 17-18 septembre des environs de Sventsiany, ces masses de cavaliers apparurent le 19 dans la région de la Wilia supérieure, sur l'Oulianka ; elles atteignirent Vileiki le 20, et menacèrent le tronçon de voie ferrée sur Molodetchno. Elles avaient franchi 80 kilomètres en trois jours. Des fractions appuyées de l'infanterie s'étaient rabattues sur Soly et Smorgon, débordant la droite russe bataillant dans la boucle de la Wilia.

D'autre part, des régiments de cavalerie avaient obliqué vers le nord-est dans la direction de Polotsk.

Sur un front de 100 kilomètres, les masses de cavalerie s'étaient ouvertes déployant en éventail leurs régiments.

C'était beaucoup chercher à la fois. Demander une action vers le nord-est sur Polotsk, vouloir une attaque sur les derrières sur Vileiki, rechercher les résultats de tous côtés, c'est quelquefois n'en obtenir nulle part ; d'autant plus que les armées russes battant en retraite se retrouvent en donnant depuis longtemps l'impression d'une marche rétrograde calculée avec calme et sans indices de déroute.

Les terrains, du reste, de Svir, de Talout sont très difficiles et se prêtent mal à l'action de grandes masses de cavalerie.

Quoi qu'il en soit, la puissante menace sur les derrières des armées russes était faite pour hâter leur retraite et elles devaient de suite abandonner la défense de la boucle de la Wilia sous peine de se voir couper de leurs lignes de retraite.

Le raid de cavalerie avait certainement produit une action très sensible dans la bataille, mais il n'avait pas eu de résultat décisif. Les Russes durent reculer en hâte et se rapprocher de leurs lignes de communication vers Minsk, d'autant plus que vers le sud, sur le Niémen supérieur, les armées du prince Léopold de Bavière s'avancent déjà sur Baranovitchi.

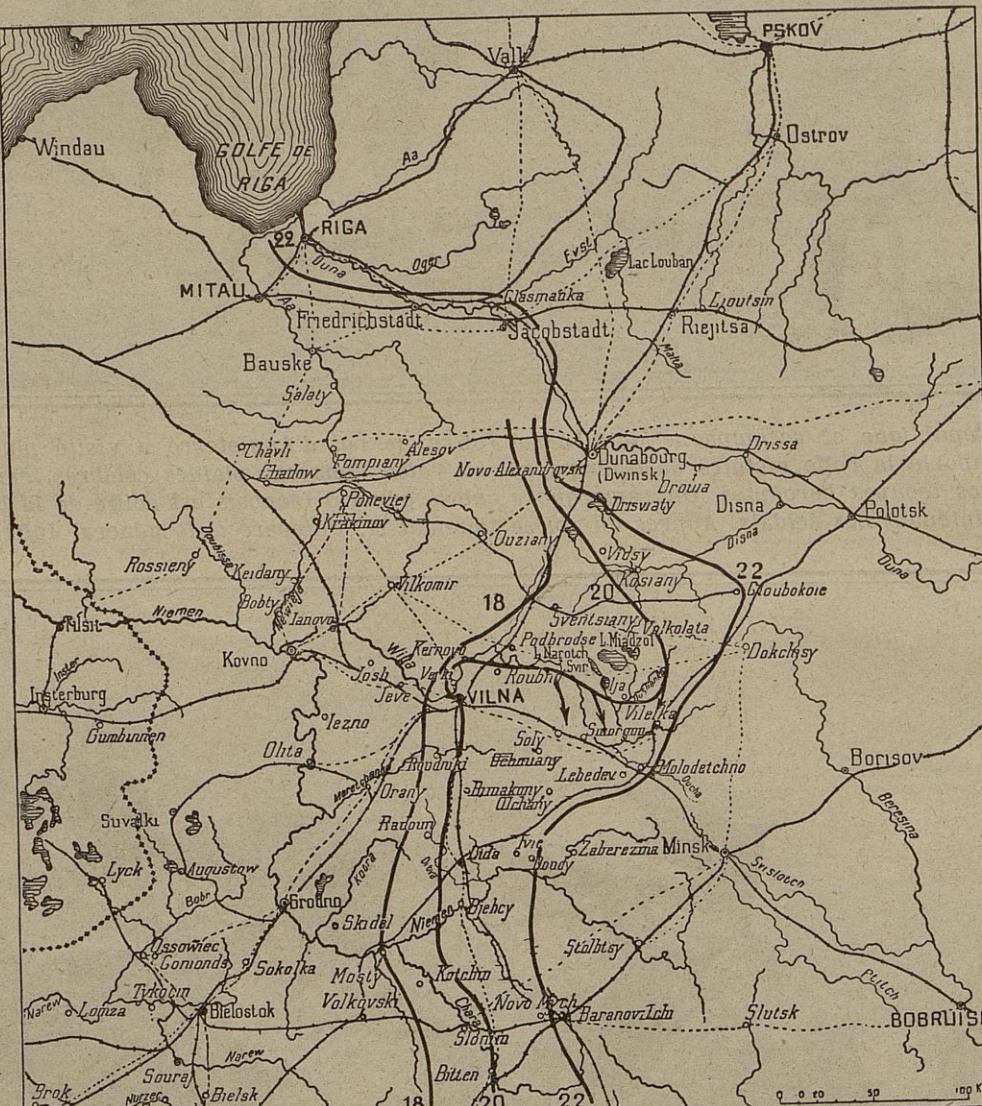
La grande manœuvre du maréchal von Hindenburg n'avait pas réussi. Sa masse de cavalerie lancée trop en avant, trop loin des points d'appui, n'avait pas eu la force de s'opposer à la pression des troupes russes. Tant il est encore démontré qu'une troupe de cavalerie, quelque nombrée qu'elle soit, peut opérer une diversion heureuse, mais à elle seule ne peut produire un résultat sur

des masses d'infanterie intactes et non entamées par le feu.

A temps les Russes s'étaient aperçus du mouvement dangereux, et renseignés alors exactement sur la composition et les forces de l'attaque qui se produirait sur leurs derrières, ils n'avaient modifié en rien leur direction de marche dans la retraite générale. Au lieu de s'infléchir vers le sud-est dans la direction d'Ochmiany-Olchany, pour éviter le combat sur la Wilia supérieure qui paraissait le plus dangereux, et dans ce cas cette modification de leur direction de marche les amenaient sous les canons de von Eichorn et von Scholtz qui forçaient l'allure en ce moment sur la ligne ferrée de Vilna à Lida, ils continuèrent leur marche face à l'est *certaines* que, ne devant trouver devant eux que de la cavalerie seulement, ils en auraient facilement raison. Le 22, ils écrasent à Soly, à Smorgon, les détachements allemands ; le 23, à Mokovo, le 24, à Lebedev, à Molodetchno, tous ceux qu'ils rencontrent ; ils arrivent ainsi avec la masse principale, le 25, sur Vileiki, Molodetchno, le Niémen supérieur. Ils entrent dans l'espace compris entre Wilia et Niémen et avaient libre leur route de Minsk ; ils étaient sauvés et avaient évité l'encerclement projeté par von Hindenburg.

La masse de cavalerie jetée vers l'est devait marquer le point culminant des avances allemandes. Ces dernières venaient d'atteindre la Wilia supérieure et même la voie ferrée de Vileiki à Minsk ; elles ne devaient pas la dépasser.

Le front russe s'aligne en effet sur la Wilia, le Niémen supérieur, et va opposer une barrière à l'ennemi. En vain la pression frontale se fera sur



LA MANŒUVRE DU MARÉCHAL VON HINDENBURG AUTOOUR DE VILNA

(10-25 Septembre 1915)

(1) Voir les n° 52, 53, 54 et 55 du Pays de France ; la première partie de la « CAMPAGNE DE RUSSIE » a paru dans les n° 35, 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du Pays de France.

toute la partie comprise entre les deux cours d'eau ; elle ne pourra vaincre la résistance.

Le maréchal Hindenburg, reconnaissant sur ce point son impuissance, tentera alors un dernier effort, une dernière manœuvre. L'attaque par le nord sur la Duna, la marche entre la Duna et Wilia pour se rabattre sur les derrières de la ligne russe. Ce sont les opérations de la fin de septembre et même du commencement d'octobre ; mais alors les difficultés surgissent sans nombre. L'automne a amené les pluies ; les terrains lacustres qui couvrent toute la région de Sventsiany et qui s'étendent de Dvinsk à Vileiki sont presque impraticables ; à travers tout ce dédale de lacs, d'étangs qui se touchent, il y a à peine quelques couloirs étroits de terre qui sont tenus par les détachements russes. Des canons de campagne, des mitrailleuses barrent ces jetées et empêchent toute avancée de la part de l'ennemi. L'artillerie lourde allemande, qui, pour les armées du Kaiser, est le principal appui dans la bataille ne peut plus circuler ; elle n'est plus transportable ; on doit se priver d'elle. De plus, la cavalerie cosaque appelée sur cette partie du front joue un rôle merveilleux. Connaissant le pays, guidés par des habitants, les cavaliers russes se glissent à travers ce dédale de lacs et vont surprendre

et la Duna et former la barrière rigide entre Duna et Niemen, mais surtout luttent pour tenir l'adversaire en alerte et profiter durant ce temps de consolider le terrain acquis et de s'y maintenir dans la suite.

Du reste, d'autres événements, très graves, se dessinent sur d'autres terrains de combat.

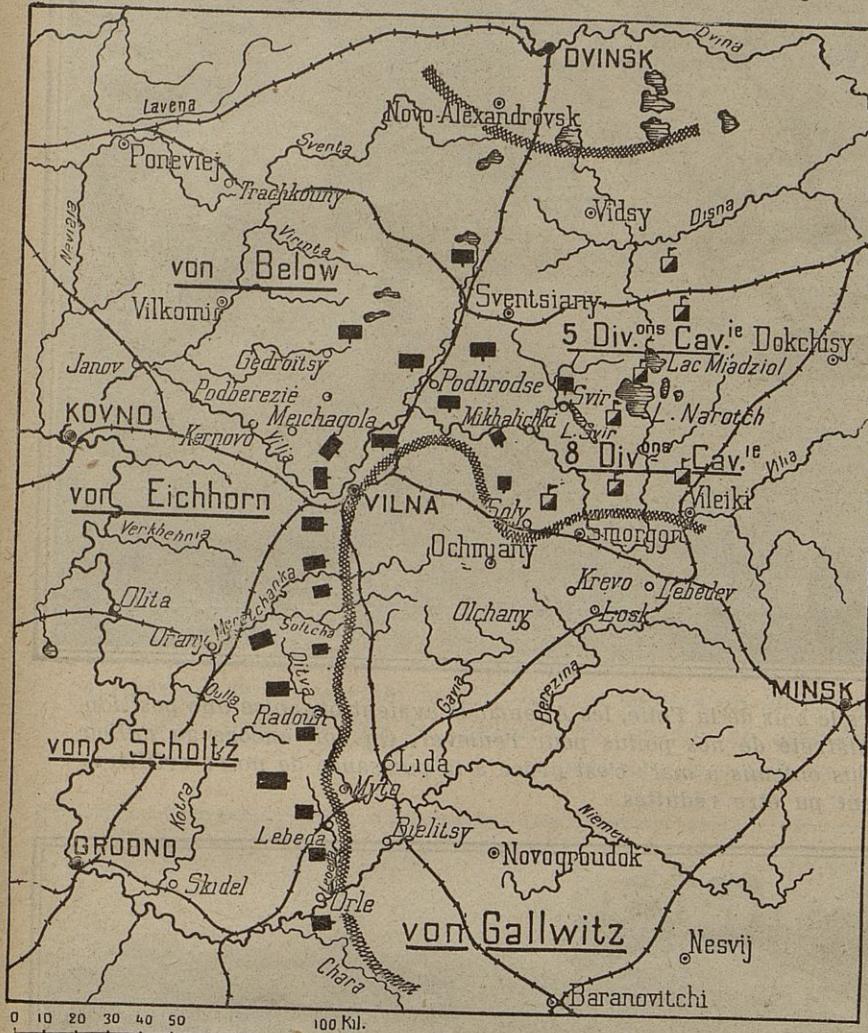
Vers le sud les armées austro-allemandes affaiblies par des prélevements d'unités, réclamées par la constitution de nouvelles formations, sont violemment attaquées par l'armée du général Ivanoff ; elles faiblissent, reculent même. On doit penser à les secourir en hâte.

En Galicie les succès russes se sont affirmés dès la fin de septembre.

La longue ligne austro-allemande, placée sous le commandement du général von Linsingen, a bien essayé de repousser vers l'est l'armée du général Ivanoff ; un instant on aurait pu penser à une combinaison militaire ayant pour but de dégager toute la Galicie autrichienne et de s'avancer rapidement vers l'intérieur de l'empire du tsar, sur Kiev, peut-être sur Odessa, et de continuer durant l'hiver, sous un ciel plus clément et dans des terrains plus faciles, l'offensive générale, qu'on bornerait alors au nord et au centre, mais cette conception n'a pu être mise en exécution, par suite de la magnifique résistance de l'armée Ivanoff.

S'appuyant au nord aux marais du Pripet et tenant les cours d'eau du Styr, de Goryn ; au sud s'étendant jusqu'au Dniester et à la frontière roumaine, l'armée Ivanoff a su résister sur tout le front.

Vers le nord, obligée d'abandonner Loutsik, elle reprendra cette place en octobre après douze jours à peine de résistance. Sur le Styr elle poussera l'ennemi, détruisira une partie de ses convois engagés dans les terrains difficiles des marais polonais ; l'armée autrichienne commandée par le général Puhalho devra reculer sur le Styr et abandonner la rive droite du cours d'eau ; Loutsik reprise par les Russes qui écrasèrent la 14^e division autrichienne.



LE MOUVEMENT ENVELOPPANT AUTOUR DE VILNA

continuellement les détachements ennemis ; ils les harcèlent, les épurent et font de nombreux prisonniers.

Le maréchal Hindenburg est obligé de tenter une action puissante sur Dvinsk. La prise de cette ville rétablira la situation compromise ; aussi à partir du 29 septembre voyons-nous tous les efforts converger sur cette grande place. De tous côtés on l'attaque. Face à l'ouest sur Bevern-Illouxt-Jelowska, en se servant de la voie ferrée de Poneviej. Face au sud-ouest sur la jetée qui part de Novo-Alexandrowsk. Partout la résistance russe se fait sentir et maintient sa situation. Les Allemands tentent bien une opération sur la rive droite du fleuve pour s'emparer de la voie ferrée de Dvinsk à Jacobstadt, mais elle ne réussit pas et ils ne peuvent prendre pied sur la rive droite.

Plus au nord la lutte vers Jacobstadt et Friedrichstadt se continue avec violence, mais malgré les gros efforts de l'armée von Bulow, aucun résultat sensible n'est obtenu sur cette partie du front.

Les combats acharnés autour de Dvinsk semblent ne devoir donner aucun résultat. La place résiste de toutes parts, admirablement défendue par les armées du général Russki. Dans la région des lacs, les opérations militaires ne peuvent prendre de l'ampleur et la lutte tourne à l'avantage des Russes.

Plus au sud, sur la Wilia, Eichorn se bute à une résistance acharnée de la part des Russes et enfin von Gallwitz et l'armée du prince Léopold de Bavière se trouvent arrêtés face à la ligne russe qui s'étend de l'Oucha aux sources du Niemen. C'est l'arrêt général dans l'attaque allemande.

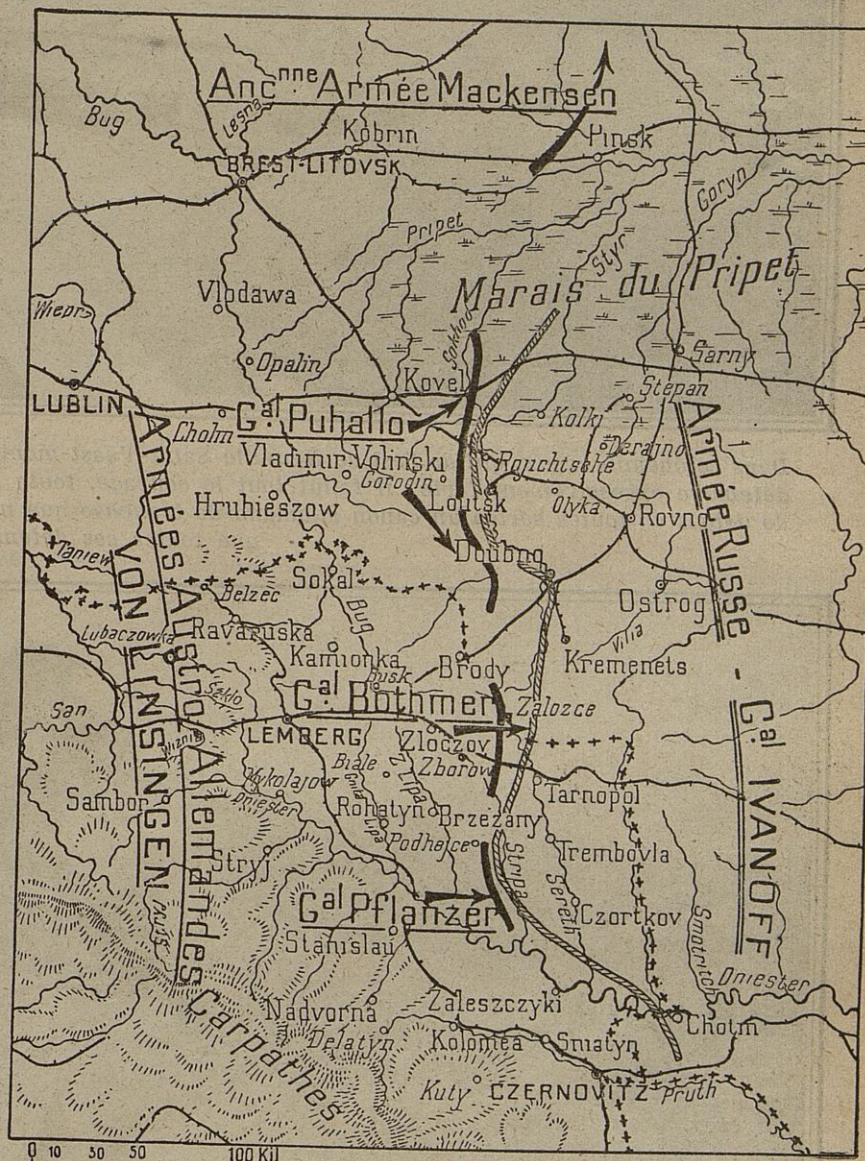
Est-ce la résistance qui a grandi et qui s'oppose à tout nouveau progrès ? Est-ce l'épuisement de l'ennemi qui se manifeste à la suite de sa formidable offensive ?

Est-ce le terrain, le temps, l'époque, qui facilite la défensive et s'oppose à l'invasion ?

Est-ce enfin par la volonté de l'adversaire qui, ayant atteint la limite prescrite pour son attaque, songe à former sa ligne de défense sur le front oriental et pense aux quartiers d'hiver qu'il s'agit de préparer ?

Quel qu'en soit le motif, on sent venir le moment où, comme sur le front occidental, les armées allemandes auront recours à la défensive pour conserver leurs conquêtes et leur prise de possession du pays.

Vers les premiers jours d'octobre, la situation se dessine assez nettement ; luttes sur place, avec intention de profiter des événements pour occuper des points stratégiques importants ; luttes pour essayer encore d'occuper Dvinsk



LES OPÉRATIONS EN GALICIE (Front russe, Septembre 1915)

chienne en cet endroit, refoulant sur la rivière les défenseurs qui eurent plus de 2.000 hommes noyés à la suite de leur retraite, Loutsik est de nouveau occupé par les Russes le 8 octobre. Combats violents entre Rovno et Loutsik.

Dans la région de Semki, sur la rive gauche du Styr, les combats prennent un aspect des plus acharnés. Au bourg de Kalki, le 11 octobre, on repousse l'ennemi jusqu'à sa troisième ligne de tranchées.

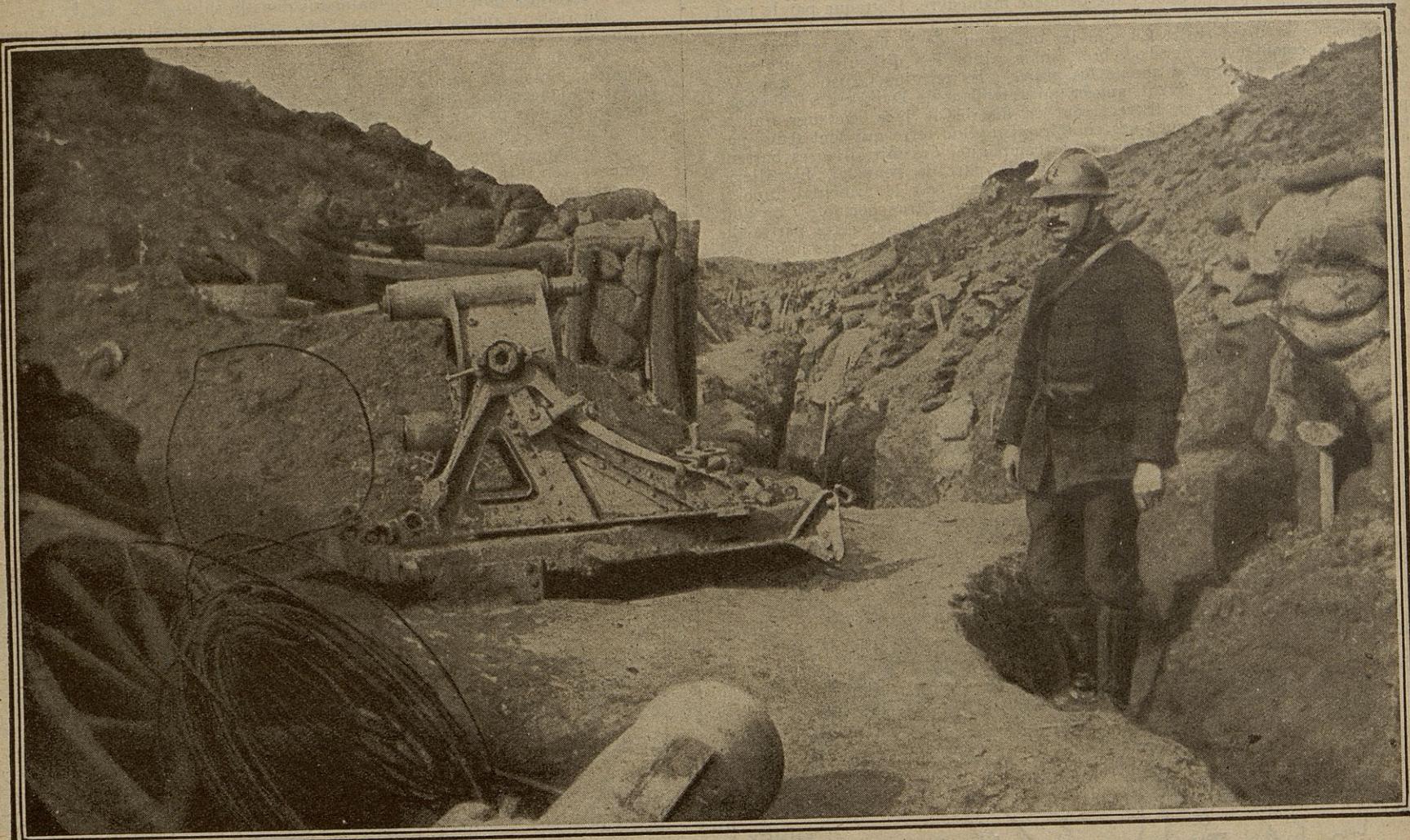
Mais c'est surtout dans la partie sud de ce grand théâtre de guerre que l'offensive russe se manifeste puissamment.

Sur le Sereth, l'armée du général Ivanoff a repoussé à l'ouest les armées autrichiennes. Vers Trembowla elle a percé leur centre, fait une avancée et atteint la Stryja. Les armées de von Bothmer et de von Pflanzer semblent être presque séparées ; l'avancée russe s'est manifestée sur toute la Stryja et les Autrichiens en hâte ont construit leurs lignes de tranchées qu'ils ont renforcées en deuxième et troisième lignes.

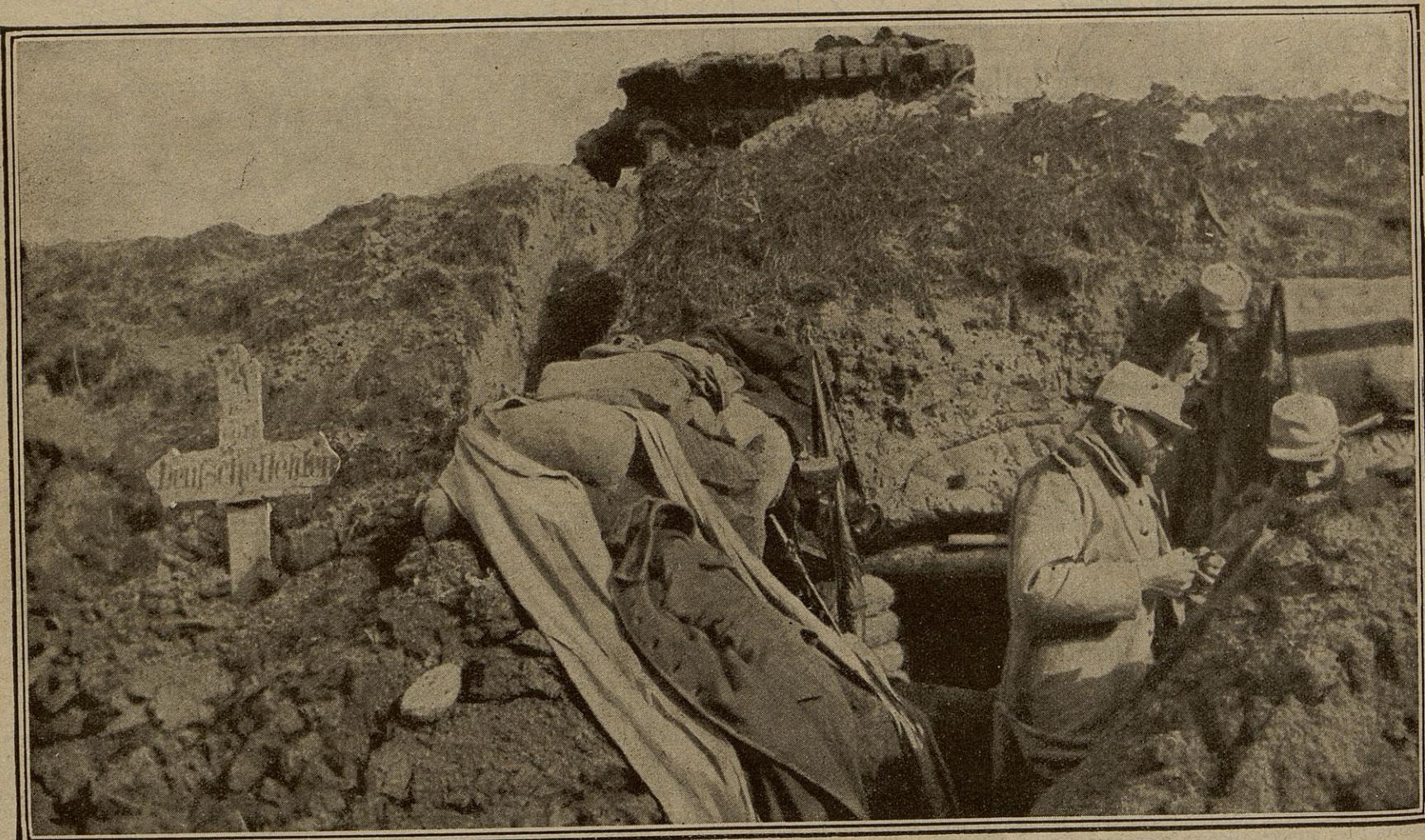
Jusqu'au sud, sur le Dniester, les armées russes ont prononcé leur offensive. Czernowitz est menacée d'être reprise.

Ainsi partout, de Riga à la Bukovine, non seulement les Russes se sont arrêtés pour faire tête à l'ennemi ; mais ils ont repris une vigoureuse offensive et ont porté des coups sensibles aux armées austro-allemandes. Et voici l'hiver, « le général Hiver », qui arrive à grands pas.

LA BATAILLE D'ARTOIS

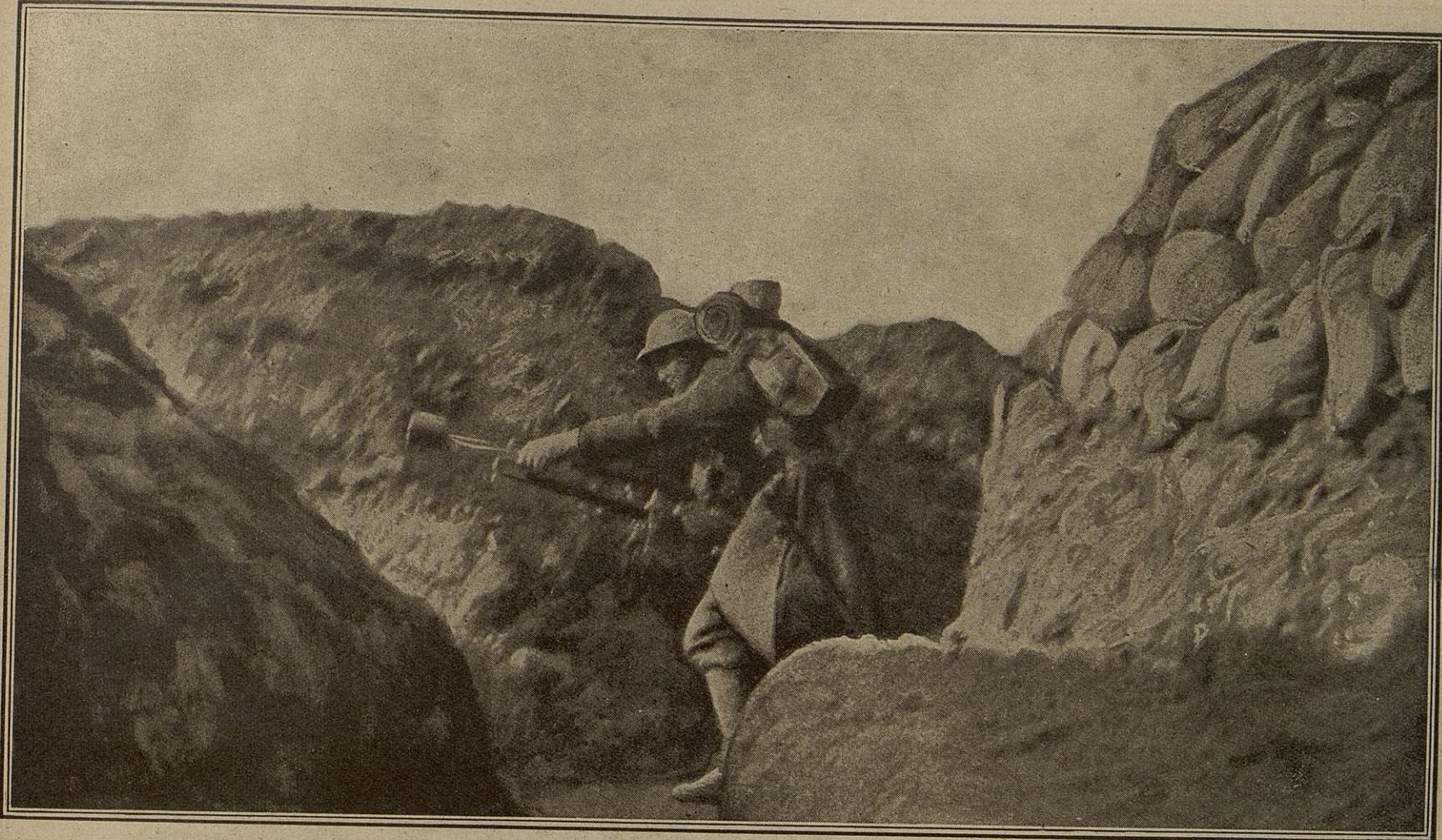


Dans ce chemin creux, qui de l'est de Neuville-Saint-Vaast monte vers le bois de la Folie, les Allemands avaient organisé une position défensive excessivement forte ; il fallut tout le courage, toute l'opiniâtreté de nos poilius pour l'enlever. On voit encore au milieu de débris de toutes sortes un canon allemand de tranchée que nos obus ont mis à mal ; c'est grâce à la puissance de notre artillerie que toutes ces défenses ont pu être réduites.



Notre progression sur la crête de Vimy est lente, car les Allemands ont accumulé sur ce point des défenses qu'ils prétendaient inexpugnables ; nos vaillantes troupes les ont délogés de leurs tranchées devant la ferme et le château de la Folie et s'y sont fortifiées à leur tour ; voici une de ces tranchées récemment conquises ; les parapets sont maintenant retournés vers l'ennemi ; auprès du talus on remarquera une croix avec inscription allemande : là fut enterré un officier allemand.

LA BATAILLE D'ARTOIS



Partis à l'assaut des tranchées ennemis avec le magnifique élan qui a fait l'admiration de tous, nos soldats furent un moment arrêtés par le feu terrible de mitrailleuses habilement dissimulées ; abrités dans les tranchées qu'ils venaient d'enlever, ils lancèrent bombes et grenades sur les mitrailleurs ennemis en attendant les renforts que la seconde vague d'assaut leur amena ; puis, ils repartirent de plus belle contre les Allemands déséparés.



Voici nos poilus dans la tranchée de Brême qu'ils viennent d'enlever aux Allemands dans les environs de Souchez ; tandis que baïonnette au canon, la section sous les ordres d'un sergent se prépare à repartir à l'assaut de la seconde ligne ennemie, des grenadiers, postés près du talus, lancent des pétards et des grenades sur les Allemands.

DANS LES RUINES D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE



Quand nous avons eu chassé les Allemands d'Ablain-Saint-Nazaire nous avons trouvé le village absolument en ruines ; les maisons avaient été transformées en fortifications, les rues formaient un chaos inextricable de décombres ; voici nos soldats en train de déblayer tous ces débris ; ils trouvent des armes, des munitions, des objets d'équipement que les Allemands ont été forcés d'abandonner. Peu à peu l'ordre sera remis dans ces ruines que nous avons reprises à l'ennemi.

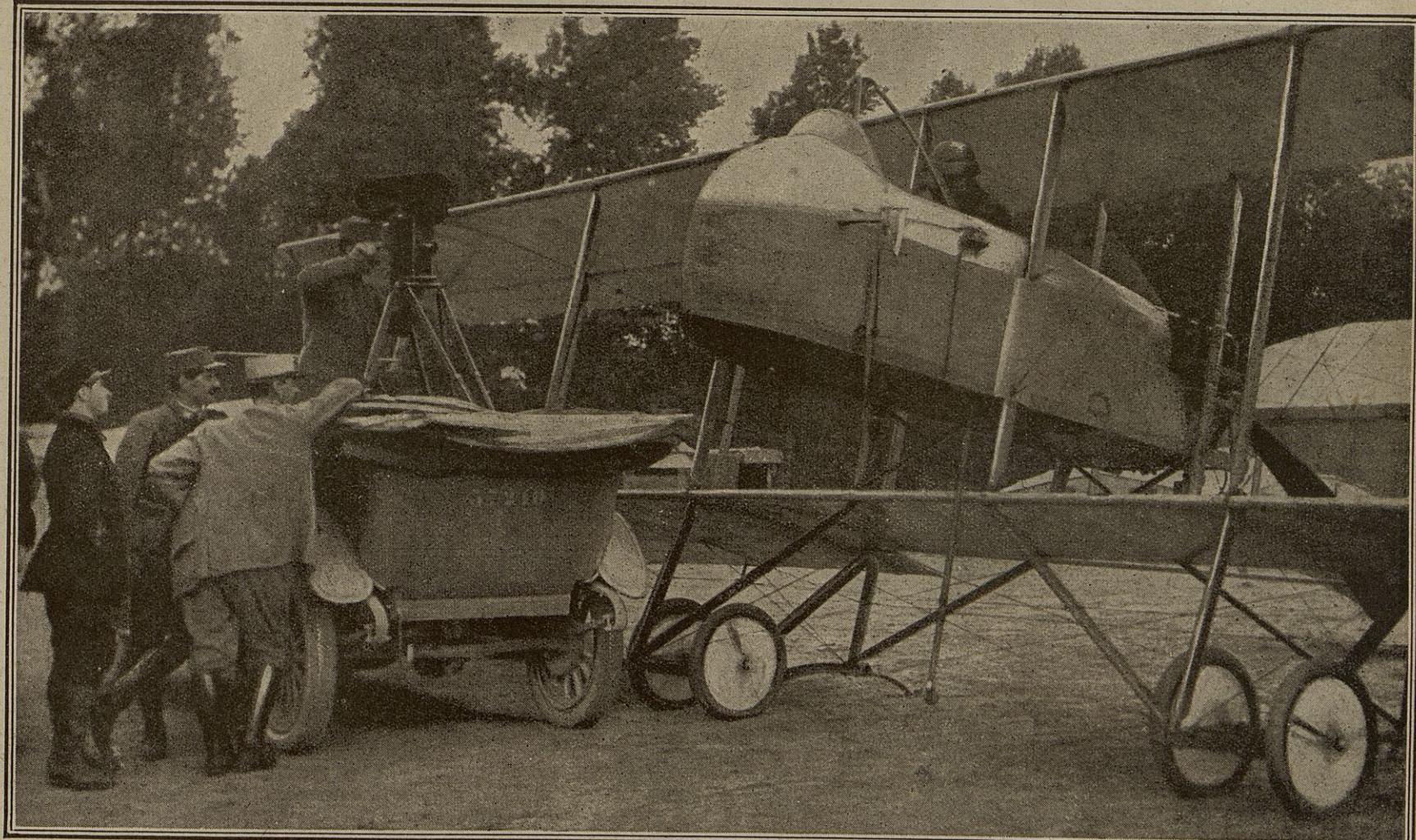


Les caves d'Ablain-Saint-Nazaire avaient été reliées entre elles par des boyaux souterrains, ce qui constituait un ensemble défensif puissant qui n'a cependant pas résisté à la vigueur de nos troupes. Dans ces caves, dans ces boyaux, des combats terribles se sont livrés ; des cadavres ennemis y sont restés ; il faut les sortir ; les hommes chargés de cette besogne sont munis d'appareils qui les préservent des gaz méphitiques et les font ressembler à des vigneron qui vont sulfater leurs vignes.

SCÈNES DE L'ARRIÈRE DU FRONT



Un régiment de chasseurs d'Afrique est ici au bivouac ; les chevaux sont attachés au piquet ; les hommes s'occupent aux diverses besognes de nettoyage et de pansage ; ils sont gais parce qu'ils espèrent que l'heure de l'action, de celle qu'ils aiment, va sonner pour eux ; ils voient le retour prochain des charges héroïques qui firent la gloire de leurs anciens ; combattre au grand jour, la lame haute, voilà ce qu'ils demandent, car ce jour-là ce sera la retraite de l'ennemi.



Voici un aviateur qui, monté dans son « coucou », se prête de bonne grâce à un enregistrement cinématographique ; l'appareil, placé sur la voiture automobile qui l'amena, tourne un film destiné sans doute à montrer aux foules les prouesses de nos aviateurs militaires ; car il est difficile de prendre les héros de l'air en pleine action soit qu'ils quittent nos lignes, soit qu'ils survolent celles de l'ennemi ; ici à l'arrière, on est plus tranquille.

UNE VIVE ALERTE DANS UN SECTEUR DE LA WOËVRE



Les hommes et leurs sous-officiers se préparent à déguster un substantiel repas lorsqu'un cycliste blessé vient donner l'alerte : les Allemands attaquent. Aussitôt tout le camp est debout ; le temps de prendre les armes, de boucler les ceinturons et en avant ! Sus aux Boches !

Dessin d'après nature de PAUL THIRIAT.



VUE GÉNÉRALE DE RIVA

LE LAC DE GARDE REVIENT A L'ITALIE

Certaines dépêches, annonçant que les Autrichiens ont évacué Riva, laissent prévoir que, d'ici quelques jours, le lac de Garde sera enfin tout entier italien. Quelques-uns penseront peut-être que cette nouvelle n'a rien de très extraordinaire, puisque l'Autriche n'en a jamais possédé qu'une infime partie : l'extrémité septentrionale qui ne comprenait guère que trois villes, les deux petits ports de Pregasina et de Torbole, simples hameaux de pêcheurs, et la jolie cité de Riva. Les familiers du lac apprécieront mieux le changement.

Il fallait avoir vécu quelques jours aux rives de Salo, de Maderno, de Malcesine, ou dans la délicieuse presqu'île de Sirmione — dont nous donnons une belle reproduction — pour connaître toute l'horreur de l'emprise germanique sur certains coins d'Italie. Le beau lac de Catulle, le *Benacus*, vaste comme une petite mer et parfois agité comme elle quand souffle la *vinezza*, était peu à peu devenu un lac allemand.

La descente du Brenner sur le lac de Garde est peut-être la route la plus enivrante qui soit. Quitter la Bavière ou le Tyrol par un matin triste et gris, traverser des paysages grandioses mais incolores, puis, peu à peu, voir le soleil percer les nuages et se répandre en nappes dorées sur la campagne aux airs de fête, sentir ses membres engourdis se détendre, ouvrir ses yeux tout grands à la lumière : c'est une intense joie physique, et je comprends le lyrisme de ceux qui l'éprouverent. Instinctivement les vers de Virgile saluant la terre de Saturne reviennent aux lèvres et l'on répète l'exclamation de Pline : *Hæc est Italia diis sacra...*

C'est sur les bords du lac de Garde que Goethe découvrit la beauté latine et la splendeur des ciels méridionaux. Dès qu'il arrive à la frontière d'Italie il s'exalte et crie son enthousiasme en exclamations puériles : « Tout ce qui végète à peine dans les montagnes est ici plein de vie et de force, le soleil est ardent et chaud et l'on se remet à croire à un Dieu... Sur cette terre, je me sens chez moi, non en voyageur, ou en exilé. Il semble que j'y suis né, et que j'y ai été élevé et que je reviens d'une excursion au Groenland ou d'une pêche à la baleine... Je salue jusqu'à la poussière qui couvre ma voiture... »



UN COIN DU PORT

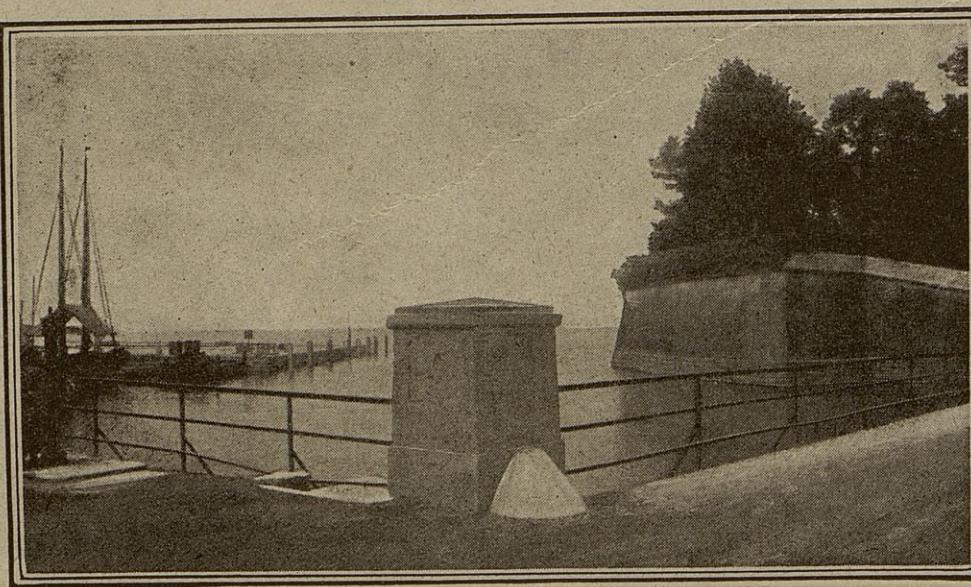
AU NORD DU LAC DE GARDE

Parti de Torbole, un vent contraire l'obligea à débarquer à Malcesine, où il occupa ses loisirs à dessiner les restes du vieux château des Scaliger abritant aujourd'hui une caserne de douaniers. Pris pour un espion, il se disculta assez facilement en revendiquant le titre de citoyen de la République de Francfort. Puis, il fit cette réflexion que devraient bien méditer ses compatriotes d'aujourd'hui : « L'homme est un être bizarre qui, dans l'unique but de vouloir apprivoiser le monde à sa façon, se crée des inconvénients et des dangers, là où il lui eût été si facile de voir et de jouir avec aisance et sécurité. »

Goethe n'enseigna que trop aux Allemands les charmes et le chemin de l'Italie. Fuyant un ciel où, suivant le mot de Chateaubriand, le soleil a mauvais visage, ils envahirent le plus beau pays du monde. La route du Brenner devint celle de la conquête germanique. Invasion sentimentale d'abord qui amenait les couples d'outre-Rhin à Vérone, dans la maison de Roméo et devant la vieille auge à bestiaux habilement transformée en tombe de Juliette. Invasions plus graves ensuite des commerçants, des industriels, des ingénieurs, des banquiers qui arrivaient, toutes les années plus nombreux, plus audacieux, plus arrogants. La vallée de l'Adige et les bords du lac de Garde se transformèrent peu à peu en colonies allemandes, où les nouveaux venus ne tardaient point à vivre et souvent à s'enrichir aux dépens de l'Italie.

Je comprends d'ailleurs que les Allemands aient toujours tenu à avoir un coin du lac de Garde qui était pour eux comme une fenêtre ouverte sur la douceur du ciel italien ; et les enthousiasmes de Goethe sont encore ceux des bons bourgeois de Munich ou de Berlin, quand ils découvrent ce pays de lumière et de clarté. Au sortir des « sapinières de la Germanie » suivant une autre dédaigneuse expression de Chateaubriand, comment ne goûteraient-ils pas la joie de vivre sur ces rives langoureuses ? Les jardins s'étendent mollement au bord de l'eau. Les vignes couruent d'arbre en arbre comme des guirlandes de fête. Sur les pentes des coteaux, les champs de citronniers et d'oliviers alternent avec les bois de cyprès et de lauriers odorants. Et, dans le fond, au-dessus de Riva, les plus hautes cimes se dessinent nettement sur le ciel d'un azur si intense qu'il a des reflets de métal et rappelle ces bleus que les primitifs peignaient derrière la tête de leurs madones.

Le charme propre du lac de Garde, comme d'ailleurs des autres lacs italiens, c'est que l'horizon en est limité et que les yeux s'arrêtent à des choses précises. Tout au long des côtes méditerranéennes, sur la Riviera, à Naples, Palerme ou Corfou, d'aussi beaux jardins reposent,



PESCHIERA. — LE « MINCIO » SORT DU LAC DE GARDE

dans la langueur de l'air, au bord d'une eau aussi bleue. On peut y goûter la volupté de vivre devant d'aussi merveilleux panoramas. La mer en augmente même la majesté ; mais justement, à cause de cette majesté, de son infini, de sa mobilité surtout, elle a une prise moins immédiate, moins physique en quelque sorte. Elle ne borne ni le rêve ni le regard ; elle nous offre trop l'aventure ; elle n'est pas comme le lac à la mesure de notre vue et de nos désirs.

C'est cette justesse de proportions et cette élégance des lignes qui nous faisaient supporter si difficilement la présence de tant d'Allemands. Certes, à Venise aussi, on rencontrait trop souvent ces couples à chapeau tyrolien, abrités sous de vastes pèlerines verdâtres confondant les sexes dans la même inélégante silhouette ; mais ils étaient noyés au milieu des innombrables touristes de tous les pays qu'attire la ville des lagunes. Sur les rives moins visitées du lac de Garde, ils régnait au contraire sans partage ; et, chaque année, les Italiens exaspérés leur cédaient un peu plus la place. Tout devenait allemand : commerce, annonces, hôtels, restaurations où l'on servait l'horrible cuisine de Berlin.

Dans les rues des villages, c'étaient les journaux de Munich que l'on vendait. Je me souviens qu'un jour, à Maderno, je dus brouiller les quelques mots d'allemand que je savais pour tâcher d'obtenir — sans nul succès d'ailleurs — un renseignement dont j'avais besoin.

Dernièrement, un de nos journalistes, autorisé à suivre les opérations dans le Trentin, racontait qu'à Gargnano, les autorités étaient venues lui souhaiter officiellement la bienvenue et lui offrir une coupe d'asti, comme au seul Français ayant visité la commune depuis plusieurs années. Un peu exagérée — car, rien qu'en ce qui me concerne, je me rappelle avoir fait plusieurs fois escale dans le joli port qui

repose, au pied du mont Comaro, parmi les oliviers et les citronniers — cette formule trahissait en tout cas la joie de la délivrance.

De même qu'en Alsace, pour se moquer de la loi interdisant les annonces en langue française, les commerçants facétieux inscrivaient sur leurs boutiques : *Man spricht deutsch*, il est probable qu'avant peu d'années, si la guerre n'avait pas éclaté, on aurait lu sur des magasins : *Si parla italiano*.

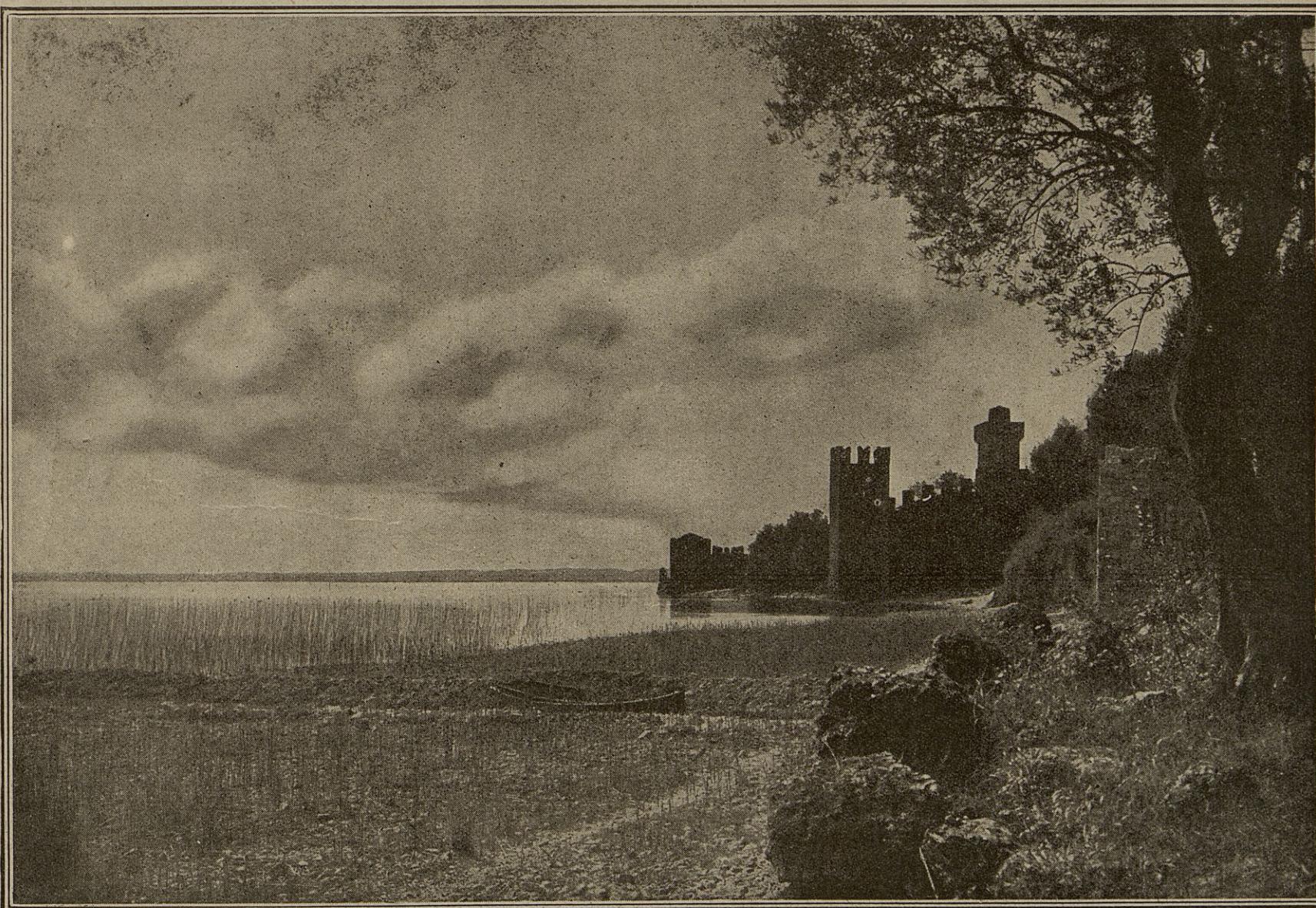
Pour l'Autriche, l'extériorité septentrionale, jalousement gardée, était sa sûreté ; et la frontière absurde, qui coupait le lac, avait été habilement tracée pour lui réservé d'importantes positions stratégiques. Heureusement, les Italiens ont brusqué les choses et se sont lancés à l'assaut de l'ennemi. Ils ont occupé les crêtes de Monte Baldo et hissé des batteries lourdes jusqu'au sommet du Monte Altissimo, qui domine le lac de ses deux mille mètres. Par la vallée du Ponale, il se sont emparés de Pregasina. Canons et aéroplanes bombardent les forts de Riva préparant l'assaut final qui va leur livrer la ville. Depuis 1815 Riva est autrichienne ; en ce moment l'Autriche ne doit guère songer à y fêter le centenaire de sa domination. L'envahissement allemand, si complet sur toutes les rives méridionales du lac, n'avait pu réussir à chasser les souvenirs italiens du seul coin qui ne fut pas à l'Italie ; la Rocca, où siégeant les autorités militaires de la monarchie dualiste, se dressait sur la place qui avait gardé le nom de Piazza Carducci ; le grand poète italien était, en effet, un fervent du beau lac, dont il avait souvent célébré la rive gracieuse.

Quelle joie de penser que l'an prochain, à pareille époque — si la guerre est finie — je pourrai parcourir une fois de plus les rives, libres d'Allemands, du lac de Garde enfin rendu entièrement à l'Italie !

GABRIEL FAURE.



MALCESINE. — LE VIEUX CHATEAU DES SCALIGER



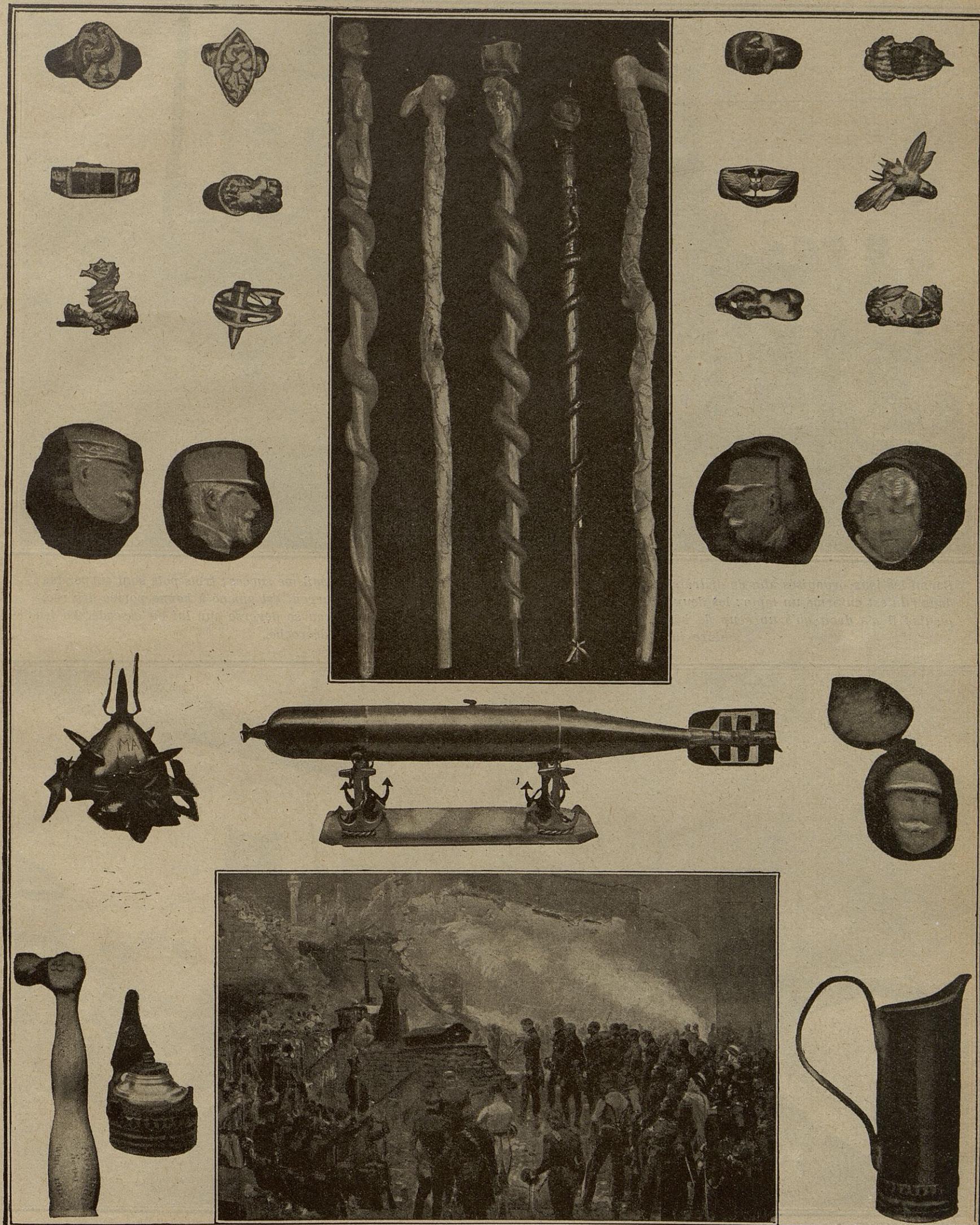
LA PRÉSQU'ILE ET LE CHATEAU DE SIRMIONE SUR LE LAC DE GARDE

NOTRE EXPOSITION



Les visiteurs, qui continuent à affluer dans les salles de notre Exposition de « l'Art à la Guerre », ne se lassent pas d'admirer les objets envoyés par nos soldats. Voici encore des enciers, un aéroplane avec tous ses agrès ; le fameux tonneau au moyen duquel on sort de Belgique, des poignards ; un jouet mécanique, des statuettes caricaturales de Boches. Et des cannes ! la collection en est unique par la variété, l'originalité, le goût qu'ont déployés les travailleurs des tranchées.

L'ART A LA GUERRE

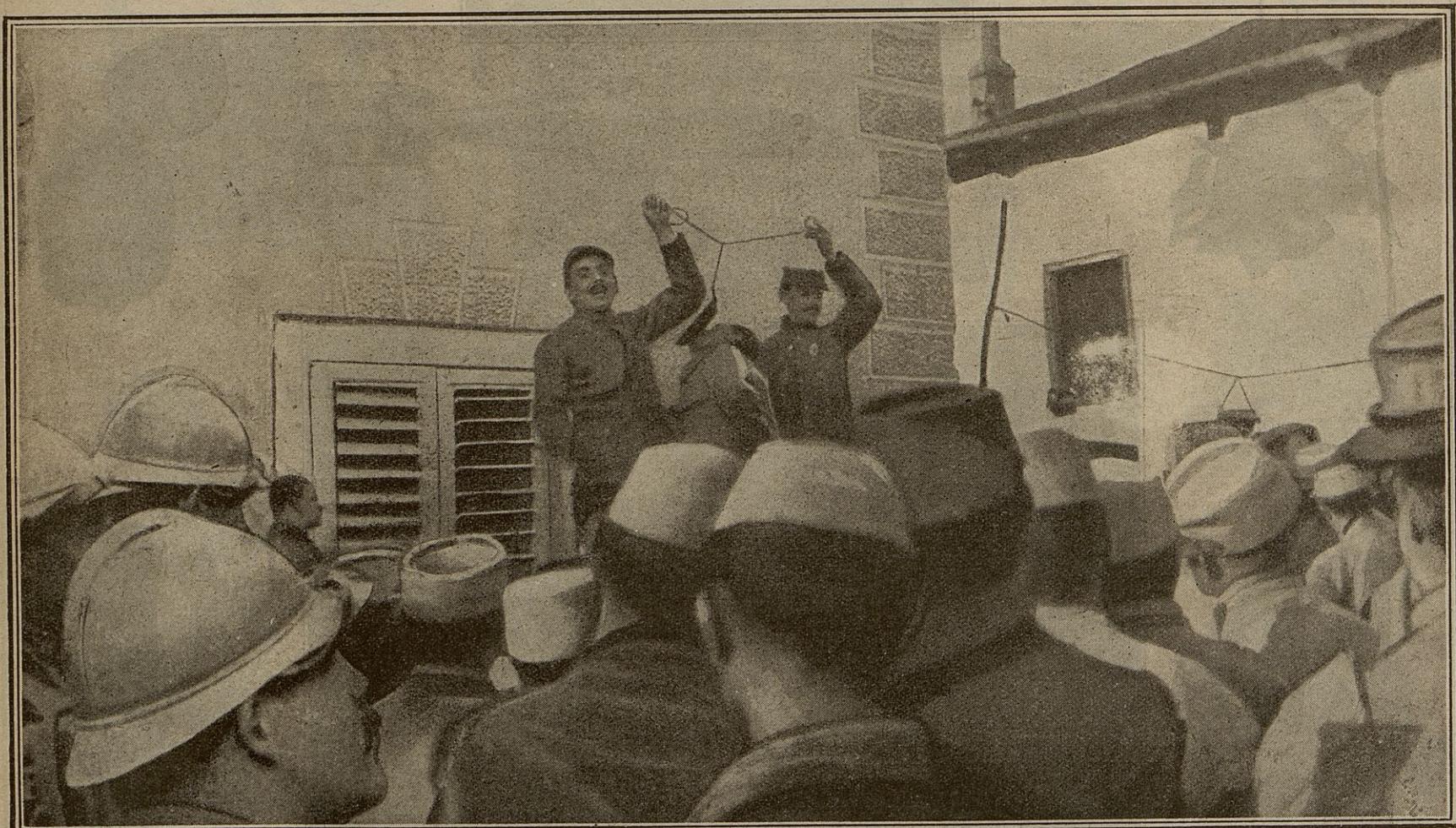


Encore des bagues en aluminium au chaton finement ciselé, merveilles de goût et de patience ; des marrons sculptés représentant des figures connues ; des encriers dont la matière première a été fournie par des fusées ou des culots d'obus ; une torpille en cuivre montée sur des ancre ; un broc fait avec une douille d'obus. A cette exposition les « Tableaux de Gloire » forment un admirable décor non moins goûte du public ; nous reproduisons ici le tableau d'Edouard Detaille « Les funérailles du général Damrémont ».

LES JEUX SUR LE FRONT



Parmi les jeux organisés afin de distraire un peu nos braves soldats, celui-ci a obtenu un légitime succès ; trois pots sont suspendus ; dans l'un est enfermé un lapin ; les deux autres sont remplis d'eau ou de cendres ; le concurrent est amené à bonne portée des récipients ; il n'a droit qu'à un coup de bâton. Quels éclats de rire lorsque, le pot cassé, l'eau se déverse sur lui en cascade. Le jeu dure jusqu'au moment où le pot contenant le lapin est décroché.



Ici c'est le jeu classique de la poêle ; les mains derrière le dos, le concurrent doit enlever avec ses dents une pièce d'un franc collée au fond d'une poêle préalablement passée au noir de fumée ; on s'amuse ferme des efforts du camarade qui se noircit le bout du nez, le menton et les joues pour décrocher l'enjeu ; on applaudit celui qui gagne, car la pièce sera bientôt convertie en un bon litre de « pinard » et les camarades seront naturellement invités.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETTARD

CHAPITRE TROISIÈME

EN FAMILLE

(Suite)

Alors, comme sir Arthur insistait, Maud ouvrit son cœur. Elle sentait bien, disait-elle, que le major ne la traitait pas comme son enfant. Était-ce donc sa faute si, pendant tant d'années, ils avaient dû vivre éloignés l'un de l'autre ? Pourtant, elle ne méritait pas un pareil dédain.

— Que voulez-vous dire ? interrogea sir Arthur.

— Vous n'avez pas confiance en moi... Je suis, pour vous, une étrangère.

Sir Arthur avait pris la main de Maud et la pressait affectueusement.

— Ne pleurez plus, mon enfant, ajouta-t-il avec douceur. Je ne demande qu'à vous donner des gages de mon amitié. Parlez, Maud. Tous vos désirs seront exaucés.

La jeune fille avait redressé la tête. Ses grands yeux brillaient extraordinairement. Elle murmura :

— Est-ce bien vrai ?... Et si je vous mettais à l'épreuve ?

— Je subirais cette épreuve, dit sir Arthur en riant.

— Alors, je vais chercher, dit Maud qui appiqua sa main sur ses yeux... Quelque chose de bien difficile, n'est-ce pas ?... Quelque chose qui vous coûterait beaucoup, qui vous ennuierait...

Tout en parlant, elle appuyait sur le major un regard étrange.

— Où serait l'épreuve, si cela ne me coûtait pas ? répondit logiquement sir Arthur.

Miss Watson réfléchit encore quelques secondes, puis, subitement :

— J'ai trouvé, père... Vous avez un coffre-fort à secret. Dites-moi le mot de ce coffre-fort.

Le major croyait que sa fille exigerait de lui une babiole quelconque. Cette surprenante proposition le déconcertait.

— Voulez-vous donc me dévaliser ? interrogea-t-il avec un sourire.

— Peut-être bien, dit la jeune fille qui riait aussi.

— Alors, venez, Maud, dit galement le major. Aimez-vous la géographie ? Je vais vous faire passer un examen. Dites-moi le nom d'une île, d'une île petite mais précieuse que les Anglais auraient dû garder.

— En Amérique, cette île ?

— Non, en Europe.

Maud se recueillit une demi-minute, puis articula : — Héligoland, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le major effaré... Mais comment avez-vous pu penser ?

La jeune fille eut un sourire indéfinissable :

— Dame, n'avez-vous pas dit « petite île précieuse » ?

Le major était stupéfait :

— Ah ! ça, Maud, vous êtes donc bien forte en politique. Regardez maintenant.

Ses doigts, prestement, alignaient des lettres. Quand le mot « Héligoland » fut composé, le major pressa légèrement sur la fermeture... Aussitôt le coffre s'ouvrit. Il était vide, en effet, ou à peu près vide, car on eût pu compter pour rien, avec deux liasses de banknotes, un vieux portefeuille qui semblait jeté là par oubli ou par négligence. Maud murmura :

— Pas le moindre bijou... Pas un collier de perles... Moi qui croyais...

— Attendez donc la fin de la guerre, dit le major en appliquant sur l'oreille de sa fille un brusque baiser.

Puis, comme la jeune fille restait songeuse :

— Allez dormir, maintenant... Et ne maudissez plus un père qui vous aime.

Ils s'embrassèrent une dernière fois. Lentement, la jeune fille regagna sa chambre. Mais, comme elle passait devant celle où Minnie dormait, d'un doigt léger, elle frappa trois coups, trois petits coups auxquels répondit un *yes assourdi*. Une fois seule, avant de se dévêtir, elle se regarda longuement dans l'armoire à glace. Elle se trouvait belle, d'une beauté nouvelle et comme triomphante.

Alors, plongeant une main dans son corsage, elle en tira un médaillon, l'ouvrit, appuya longuement

sur le portrait d'un jeune homme ses lèvres fiévreuses.

— Ludwig... Ludwig... murmura-t-elle...

Au revers, le bijou portait un signe mystérieux : un vautour à col chauve écrasait la foudre... L'oiseau était coiffé d'une couronne de prince.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE DRAME

Ce matin là, vers six heures moins le quart, le major s'éveilla un peu brusquement. Il lui semblait — était-ce une illusion ? — qu'il avait entendu des pas au-dessus de sa tête. Aussitôt il alluma l'électricité. Mais, comme il regardait sa montre, il eut un sursaut :

— By God, jura-t-il... Et cet animal de Samy qui me laissait dormir !

Il ouvrit sa porte. Ses bottes n'étaient pas à la place habituelle. Il les découvrit au bas de l'escalier, ayant gardé leur cuirasse de boue. Que signifiait cela ? En maugréant, l'officier gravit un étage, frappa du poing la porte de la chambre où couchait Samy. Cette porte céda. La chambre était vide. On avait jeté hâtivement une couverture sur le lit défait. Cette fois, la chose devenait grave. On ne pouvait pourtant pas avoir volé Samy comme un porte-euille.

Un moment, le major hésita. La chambre du « boushman » était en face de celle de Minnie. Peut-être la vieille bonne pouvait-elle lui donner la clef du mystère. Il frappa doucement. Tout d'abord, il n'entendit qu'un ronflement d'arrière-gorge, puis, comme il s'obstinait, la femme s'éveilla, toussa, demanda enfin d'une voix pâle ce qu'on lui voulait. A la question de sir Arthur, elle répondit avec une pointe d'humeur qu'elle n'était pas chargée de garder Samy. D'autres mots, indistinctement bredouillés, apprirent au major que Minnie soupçonnait le domestique noir de « dévergondage ».

— Dévergondage. Sir Arthur fut abasourdi. Jamais il n'eût cru que Samy, avec sa tête de singe, pût faire une conquête. Pourtant, à tout examiner, cette explication lui parut la seule plausible. Peut-être bien, d'ailleurs, Minnie en savait-elle plus qu'elle n'en voulait dire. Le certain, en tout cas, c'était que le « boushman » avait déserté le cottage « Primeroise ».

— Triple brute... Tu me le paieras cher », jura sir Arthur en serrant les poings.

Mais l'heure s'avancait. L'officier songea qu'il devait être au camp dans une demi-heure. Il fit sa barbe hâtivement, s'habilla, puis descendit à pas de loup pour éviter de réveiller Maud.

Déhors, il pleuvait. Ce n'était plus tout à fait la nuit et cependant le jour n'était pas encore levé. Pour gagner le camp, le major devait prendre un petit chemin qui suivait la lisière du Bois-Robert. Il s'y était à peine engagé qu'un bruit lointain de moteur frappa ses oreilles. Apparemment, l'automobile d'un officier général se rendant au camp. Mais, chose bizarre, le ronflement du moteur parut marquer tout à coup une hésitation ; la voiture quittait la grand-route, s'enfonçait dans l'allée herbeuse qui, traversant le bois, aboutissait derrière le cottage.

— Une visite pour moi, à cette heure, c'est invraisemblable », songea sir Arthur.

Une crainte légère l'effleura. Deux femmes, une maison isolée, c'eût été, pour des bandits, une facile proie. Mais il haussa les épaules. Depuis la mort de Nagel, ses ennemis semblaient avoir renoncé à leurs tentatives. Et, pour se donner du cœur, le major sifflota allégrement le *Tipperary*.

Au camp, les sous-officiers rassemblaient leurs hommes. Le programme du jour comportait une marche manœuvre avec le lunch pris sur le terrain. Mais sir Arthur était à peine arrivé qu'un planton se détacha et, après le salut réglementaire, lui remit un pli. C'était un ordre de départ. On l'envoyait sur le front, de Belgique... Comme il devait partir le jour même, il lui fallait rentrer au cottage pour apprêter sa cantine et son mince bagage.

Cet ordre, sir Arthur l'attendait. Il le recevait avec satisfaction, étant de ceux dont le métier d'instructeur ne comblait pas le désir du « risque ». Pour-

tant, une émotion l'envahissait, faite de quoi ? il n'eût pu le dire, peut-être bien du lien nouveau qui lui avait appris le bonheur de vivre, du regret de quitter cette jolie fille tombée dans son existence de célibataire.

Il alluma sa pipe, distribua quelques shake-hands, puis reprit aussitôt la route du cottage. Chemin faisant, il organisait sa journée avec précision. Déjeuner à dix heures, ardeur, il préférait que Maud ne l'accompagnât pas à la gare, puis une visite à la banque pour y déposer les papiers de Birk.

Soudain, comme il s'approchait de la maison, une pensée le traversa. Et Samy ? Le « boushman », sans doute, était de retour. Mentallement le major décida qu'en raison des événements il lui pardonnerait.

Il gravit le premier étage, vint frapper à la porte de la jeune fille. Aucune voix ne lui répondit. Mais, comme il prêtait l'oreille, il lui sembla qu'il entendait du bruit dans son cabinet. Il se dirigeait vers cette pièce quand, brusquement, une femme surgit devant lui. C'était Minnie. Elle était vêtue d'un waterproof et portait à la main un sac de voyage. En apercevant le major qu'elle croyait au camp, elle poussa un cri :

— Vous... monsieur Watson ?

— Oui, moi-même... Mais que se passe-t-il donc ? interrogea sir Arthur.

Comme la vieille femme ne répondait pas, l'officier, dédaignant les convenances, la repoussa un peu brutalement. Son poing clos heurta la porte du cabinet qui s'ouvrit toute grande. Alors, il vit quelque chose d'extraordinaire. Maud, la gracieuse Maud, en robe écossaise, prête au départ, elle aussi, mais agenouillée devant le coffre ouvert et triant fébrilement des papiers épars.

— Maud ! cria sir Arthur.

Surprise, la jeune fille avait fait un bond en arrière. A quatre pas d'elle, le major blême, les bras croisés, la foudroyait d'un regard terrible.

— Maud, articula-t-il, vous êtes donc une voleuse... Pourquoi ?... De qui êtes-vous la complice ?

La jeune fille s'était mise debout. Droite, frémisante, elle avait une expression sauvage, une expression que l'officier, jamais encore, ne lui avait vue.

— Vous voulez tout savoir, dit-elle froidement. Eh bien, je parlerai. Approchez-vous, père.

Ce nom qu'elle lui donnait crispa douloureusement



ment les traits du major. De quelle affreuse machination était-il victime ? par quel étrange sacrilège, Maud, sa fille aimée, était-elle passée ainsi au camp des ennemis ?

L'officier, cependant, s'était approché : Maud le regardait venir. Brusquement, sans qu'ils eussent échangé un mot, sans que rien eût pu faire prévoir ce qui se passerait, la jeune fille, prompte comme l'éclair, tira de sa manche une petite lame fine comme une aiguille et la plongea dans la poitrine du major. Sir Arthur s'était abattu sans pousser un cri. Paisiblement, la jeune fille retira le stylet de la blessure, le glissa dans un étui de cuir fauve, puis murmura en regardant le corps :

— Je ne voulais pas tuer. Mais tant pis. Il ne fallait pas arriver au mauvais moment.

Aussitôt, elle courut à la porte, appela :

— Tante Lisbeth.

La vieille femme apparut.

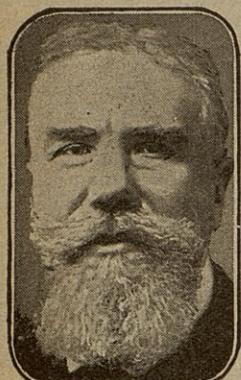
— Vois, dit-elle, en désignant le corps... j'ai bien travaillé. Aide-moi, à présent.

(A suivre.)

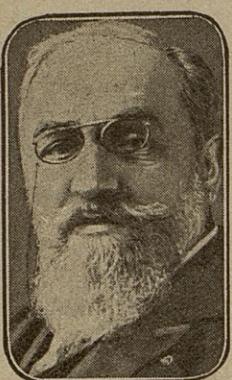
Tous réunis nous crierons :
 « Vers la victoire ; Vive la France ! »
 (Discours de M. Briand)

LE MINISTÈRE BRIAND

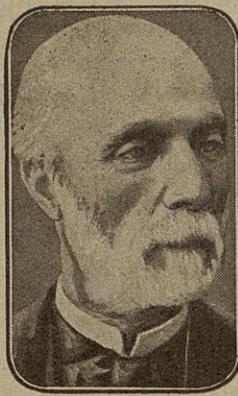
Nous avons la volonté de vaincre :
 « Nous vaincrons »
 (Déclaration ministérielle)



DENYS COCHIN
ministre d'Etat



LÉON BOURGEOIS
ministre d'Etat



DE FREYCINET
ministre d'Etat



ÉMILE COMBES
ministre d'Etat



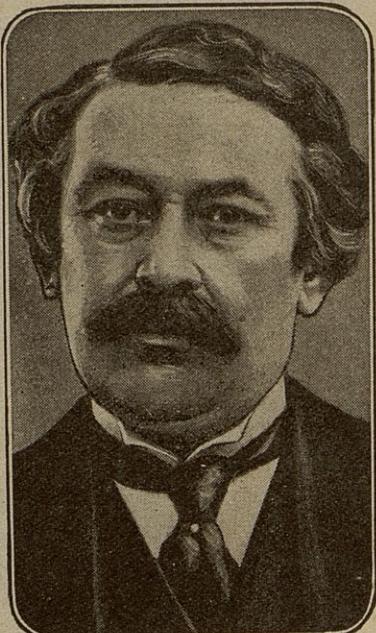
JULES GUESDE
ministre d'Etat



RENÉ VIVIANI
ministre de la justice



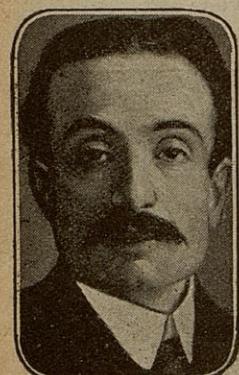
GÉNÉRAL GALLIÉNI
ministre de la guerre



ARISTIDE BRIAND
président du conseil
ministre des affaires étrangères



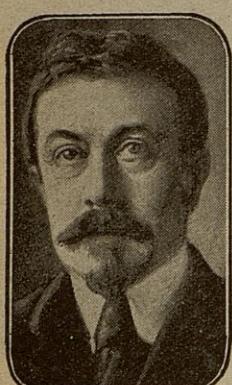
AMIRAL LACAZE
ministre de la marine



L. MALVY
ministre de l'intérieur



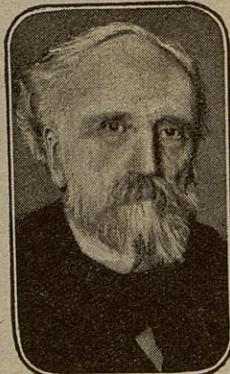
G. DOUMERGUE
ministre des colonies



PAUL PAINLEVÉ
ministre de l'instr. publique



MARCEL SEMBAT
ministre des travaux publics



ALEXANDRE RIBOT
ministre des finances

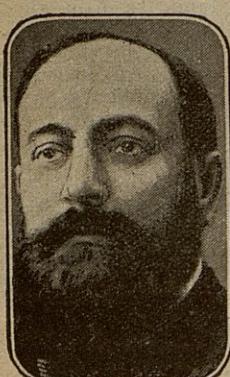


E. CLÉMENTEL
ministre du commerce

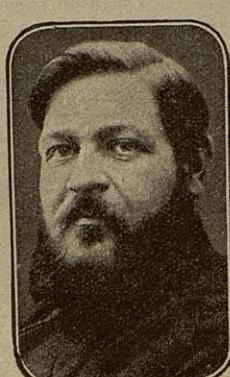


ALBERT MÉTIN
ministre du travail

LES SOUS-SECRÉTAIRES D'ÉTAT



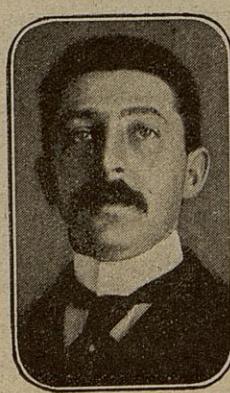
A. DALIMIER
Beaux-Arts



ALBERT THOMAS
Artillerie et Munitions



JOSEPH THIERRY
Intendance



RENÉ BESNARD
Aéronautique

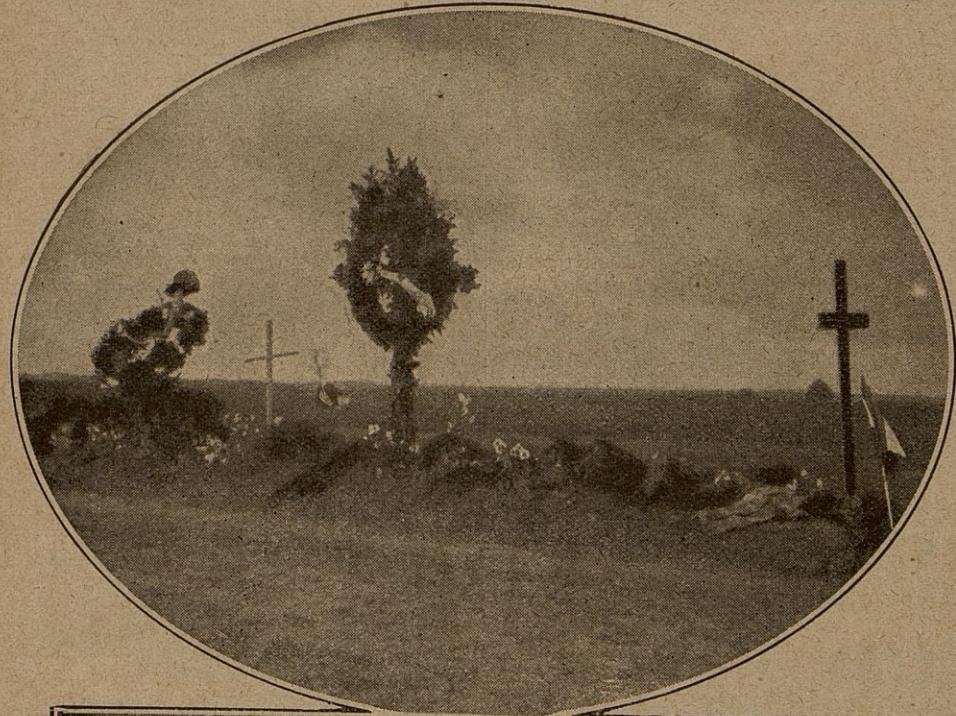


JUSTIN GODART
Service de santé



LOUIS NAIL
Marine marchande

PIEUX HOMMAGES A NOS MORTS



La fête des morts a été célébrée cette année dans toute la France avec une particulière émotion. Le président de la République est allé porter des couronnes sur les tombes militaires des cimetières parisiens ; on le voit ici au cimetière de Bagneux. La photographie du haut de la page représente des tombes près du front ; les deux autres photographies ont été prises sur le champ de bataille de la Marne où reposent tant de héros.

L'ASSASSINAT DE MISS CAVELL



Une imposante cérémonie a eu lieu à l'église Saint-Paul de Londres ; le portrait de miss Cavell avait été placé devant le chœur.

SUR LE FRONT RUSSE

La résistance et même la contre-offensive des Russes au nord de l'immense front ont désorienté les Allemands ; leur état-major cherche de nouvelles répartitions des armées, tâche le terrain tout le long de la Duna, essaie en vain de passer le fleuve ; partout il rencontre les armées russes qui se défendent et qui attaquent. Tous ces mouvements ne se font pas sans de lourdes pertes. et voici l'hiver qui arrive à grands pas et Dvinsk et Riga résistent toujours.

Le général von Lauenstein a mené son armée vers le nord-ouest de Riga s'appuyant par son aile gauche au lac Babit et son aile droite faisant face à l'île Dalhan sur la Duna ; ayant essayé de longer la mer, il fut arrêté par le feu des navires russes ; puis l'aile droite du général Rousski prit l'offensive et rejeta les Allemands de l'autre côté de la Missa au nord de Mitau ; les pertes de l'ennemi furent considérables. A Riga, le calme est absolu et la population est persuadée que les Allemands ne pourront prendre la ville.

Devant Dvinsk, l'armée du général von Below est toujours tenue en échec ; malgré une formidable débauche d'obus, elle ne peut approcher de la Duna dont les Russes tiennent les deux rives. Cependant les Allemands font un effort considérable pour enlever cette tête de pont ; car ils se sentent menacés par l'avance de nos alliés sur leur flanc droit, ceux-ci ayant encore progressé au sud du lac Sventen. Le 3 novembre, en effet, dans une attaque impétueuse, les Russes s'emparèrent de deux hauteurs puissamment fortifiées et du village de Platonowska.

Pour parer au danger de cette offensive, les Allemands préparaient une attaque vers Minsk ; c'est du moins ce que le prince Léopold de Bavière a annoncé dans une récente proclamation.

Au sud, les armées du général Ivanoff ont remporté de nouveaux succès. L'armée de von Linsingen a essayé de réparer son gros échec de Tchartorisck ; ayant reçu des renforts, elle a attaqué, le 31 octobre, à Komarovo ; mais un gros de ses forces

fut acculé à un marais et à peu près anéanti. Quelques jours plus tard, elle revenait à la charge ; elle eut d'abord l'avantage, puis, prise de flanc par les Russes, elle fut repoussée laissant 5.000 prisonniers aux mains de nos alliés.

Plus au sud, l'armée de von Bothmer, après avoir été coupée de celle de Poukhallo, a été refoulée par les Russes au nord-ouest de Tarnopol.

L'ATTAKUE CONTRE LA SERBIE

La situation de la Serbie s'est encore aggravée au cours de la semaine dernière. Devant les forces austro-allemandes, la principale armée serbe a continué son mouvement de retraite vers le sud. Il convient de remarquer qu'elle n'a pas livré de grande bataille, que ses arrières-gardes ont seules été engagées, que par conséquent elle est intacte. L'ennemi a occupé Kragujevatz, l'arsenal de la Serbie, d'où tout le matériel de guerre utilisable avait été évacué. Les Serbes se retirent lentement vers la frontière albanaise.

L'attaque bulgare se fait par l'ouest et par le sud. A l'ouest les Bulgares ont progressé dans la région de Knajewatz et de Pirot, s'avancant sur Nisch, dont les forts avancés seraient bombardés ; ils avaient occupé Nisch-Kavola, petite localité située à deux heures de marche de Nisch. Le gouvernement serbe s'est transporté à Mitrovitzia.

Vers le sud, en Macédoine, les envahisseurs ont progressé plus rapidement encore. Après avoir pris Uskub, ils ont débouché dans la plaine de Kossovo, tandis qu'un de leurs détachements, s'élevant de la Morava, montait vers Pristina.

Mais, ici, les Bulgares commencent à prendre des précautions ; car ils vont avoir à compter avec les troupes que nous avons envoyées, qui se renforcent tous les jours et que les Anglais viennent appuyer avec leurs effectifs. Nos avant-postes sont à Krivolak où ils ont remporté un succès sur les Bulgares.

Si les alliés font vivement l'effort nécessaire, la situation des Bulgares en Macédoine peut devenir critique.

LE PAYS DE FRANCE
offre chaque semaine une prime de
250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 55, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 3 de ce fascicule et intitulé : "Après un bombardement".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Notre Exposition de « L'ART A LA GUERRE »

TABLEAUX DE GLOIRE ET TRAVAUX DE SOLDATS

Nous rappelons à nos lecteurs que les Salles du Jeu de Paume des Tuilleries, où a lieu l'Exposition, sont ouvertes chaque jour, de 10 heures du matin à 4 heures du soir et qu'elles sont chauffées. Le prix d'entrée est fixé uniformément à 1 franc.

Tous les jours, un Concert instrumental exécuté par les artistes des Concerts Rouge est donné de 2 heures à 4 heures. Les dimanches et jours fériés ont lieu, aux mêmes heures, deux Concerts différents, un par grande salle.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LEGENDE

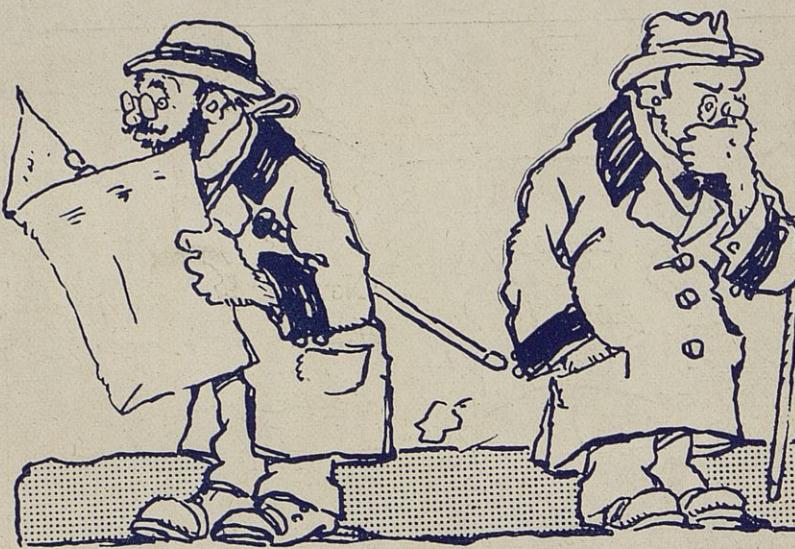
- Front à la date du 3 X^{bre} 1914
Front à la date du 4 G^{bre} 1915
Avance extrême Allemande

Echelle : 0 50 100 150 kil

LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels) ODESSA

La Guerre en Caricatures

PESSIMISTE



SURPRISE



PROPRIÉTAIRE



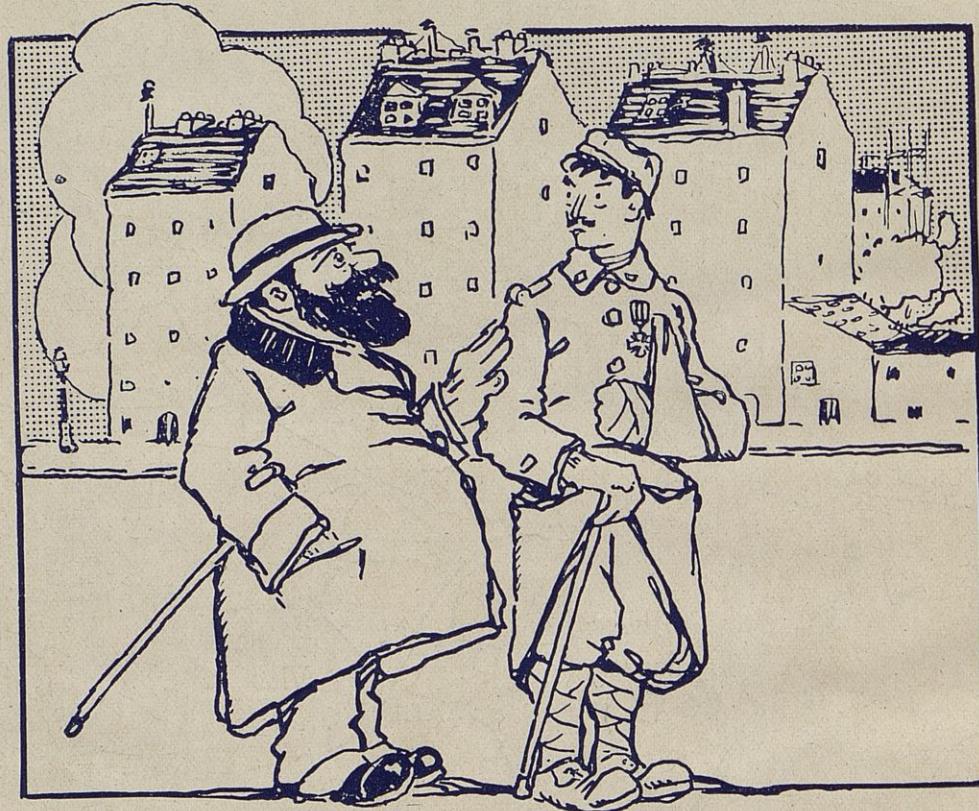
INQUIET

— Encore du blanc!
— Pourvu que ça ne soit pas des mauvaises nouvelles!

— Pristi!... il y en a du monde aux... Balkans.

— La fin des hostilités... c'est beau, mais la fin du moratorium!...

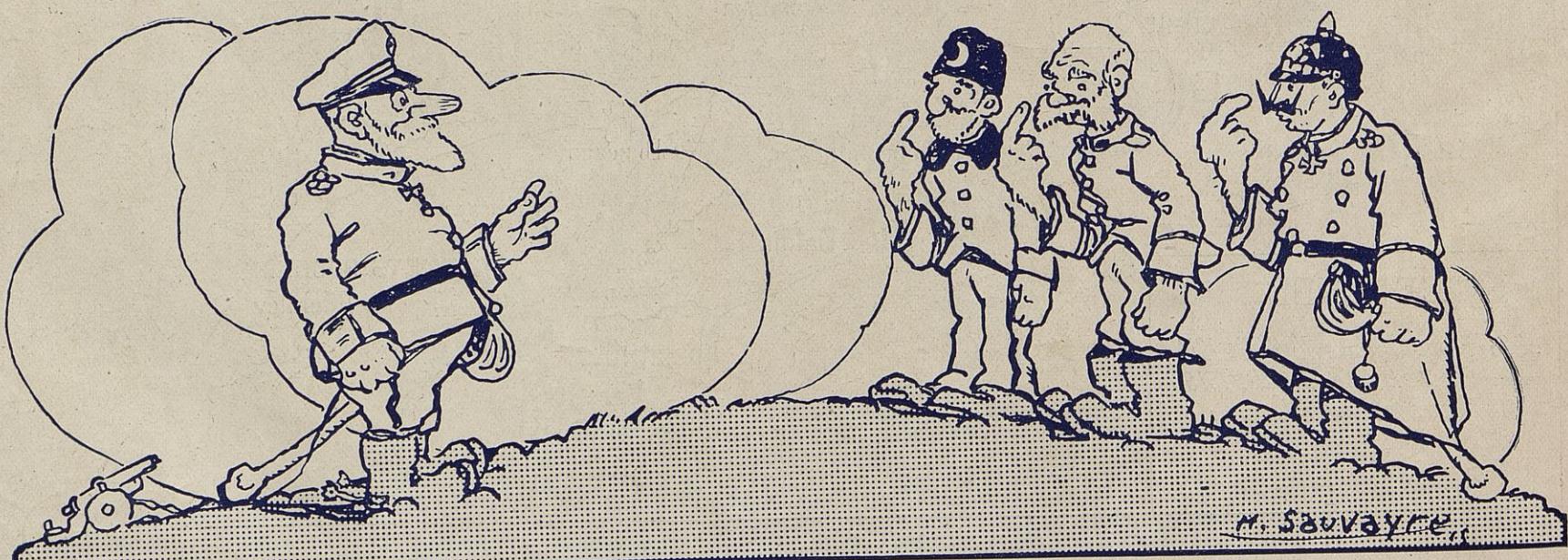
— Qu'on augmente le prix des canons... mais pas le prix du charbon!!!



VICTIME

— Et dire qu'on va peut-être repasser l'hiver comme ça!!!

— Continuez... ça marche... nous les tenons! c'est très bien mon garçon!
— Vous êtes bien aimable... nous sommes si contents de vous faire plaisir!!



LE QUATRIÈME A LA PARTIE

— Bravo, Ferdinand!... Nous allons manger de la Macédoine...!!!